

UNIVERSITE DU TEMPS LIBRE DE PERIGUEUX

2025 | 2026

Treize à la douzaine

Nouvelles & conte

Ateliers d'écriture (groupes 1 & 2) Juin 2026

*« Dans cette boutique, désormais,
une douzaine fait treize. »¹*

¹ *The Baker's Dozen (La Douzaine du boulanger)*, conte de Noël

Des nouvelles !

On serait tenté d'avancer d'emblée : *de bonnes nouvelles*, et c'est vrai que l'étymologie du mot et l'histoire du genre s'y prêtent. Aujourd'hui comme hier les nouvelles sont appréciées, que ce soit façon-histoire à la Maupassant par exemple ou façon-instant à la Philippe Delerm et les ateliers d'écriture en font une promotion non négligeable, parce que de toute évidence elles permettent aux écrivants² à la fois de transmettre et de transfigurer des expériences de leur vie où la fiction trouve sa place.

Patrick CHOUISSA

Patrice RUSSO

² Le présent recueil regroupe douze nouvelles, à propos des émotions, issues d'une « commande », sur la base du volontariat, auprès des participants des deux ateliers d'écriture de l'UTL de Périgueux

L'Accrochage

Mardi 18 novembre 1975, 7 h 30.

Il fait nuit. Seule la lampe de la cuisine de l'appartement éclaire doucement un coin de la pièce. Anne-Marie Charpentier boit la dernière gorgée de son bol de café noir, elle sort dans le couloir, enfle son long manteau beige, attrape son lourd cartable bourré à craquer de manuels scolaires, copies et préparations de cours, sort sur le palier, ferme doucement la porte et descend les quatre volées de marches qui conduisent, passée la lourde porte cochère, rue de Ménilmontant, déserte à cette heure matinale. Elle n'a que quelques pas à faire pour gagner sa 2 CV. Un fin crachin tombe sur Paris. Elle entre dans l'habitable humide, s'installe au volant. Après quelques crachotements la voiture démarre. Elle emprunte quelques rues étroites qui mènent place Gambetta et poursuit son chemin par la rue Belgrand en direction de la porte de Bagnolet. Là, la circulation est déjà dense et s'intensifie au fur et à mesure qu'elle avance.

Le jour se lève sur la ville, un jour gris sans espoir. Sur les trottoirs elle observe la foule des travailleurs, qui se pressent d'un pas mécanique en direction de la bouche de métro la plus proche. Ciel plombé, immeubles gris et tristes. À sa gauche le mur noir, austère qui clôt l'hôpital Tenon tel un mur de prison. La laideur, la tristesse s'étalent partout autour d'elle. Anne-Marie Charpentier a aussi le cœur gris. Seule, exilée dans cette ville depuis la rentrée, par le hasard de son affectation dans un lycée professionnel de la banlieue est de

Paris, elle se sent triste et malheureuse, loin de ses amis, de sa famille. La porte de Bagnole est maintenant à quelques mètres : conçue au milieu de la décennie précédente, no man's land dédié à la voiture reine des années pompidoliennes, où se rejoignent avenues parisiennes et banlieusardes, périphérique et autoroute du Nord, c'est peut-être l'endroit le plus désespérément laid qu'elle ait jamais connu. Les voitures continuent d'avancer au pas. Soudain la grosse fourgonnette noire, devant elle, freine brusquement. Bruit de tôle froissée, bris de verre... Le feu passe au rouge. Anne-Marie Charpentier descend de la 2 CV. Atterrée, elle voit le pare-chocs qui pend lamentablement, le phare droit aussi est brisé. Le chauffeur de la fourgonnette, qui n'a rien remarqué ou qui était trop pressé pour établir un constat, a poursuivi sa course.

Deux hommes s'approchent d'elle, le premier descendu d'une camionnette blanche, à sa droite, observe les dégâts, tente quelques paroles consolatrices et remet tant bien que mal le pare-chocs à sa place afin qu'elle puisse repartir. Le second, qui était dans la voiture à sa gauche, lui dit qu'elle n'est en rien fautive et lui tend un carton afin qu'elle puisse le joindre si elle a besoin de son témoignage auprès de son assurance. Il précise qu'il s'agit de sa carte professionnelle de marionnettiste, celle qu'il présente à d'éventuels particuliers intéressés par ses spectacles. Anne-Marie balbutie quelques mots de remerciement. Derrière eux, des coups de klaxon de plus en plus pressants, il faut repartir.

Elle s'engage sur l'autoroute, l'humeur sombre, parvient jusqu'à l'embranchement avec la nationale qui mène à son lycée. Elle n'aura plus qu'à conduire sa voiture au garage en repartant ce soir ! La journée qui a bien mal débuté se poursuit d'une façon plus paisible.

Les cours s'enchaînent, ses élèves, de grands gaillards, sont plutôt sympathiques, parfois un peu trop condescendants envers cette jolie jeune femme, à peine plus âgée qu'eux. Le temps de ses études où elle s'imaginait partager son enthousiasme pour la littérature devant des élèves émerveillés lui semble bien loin. Ceux-là, après leurs cours de mécanique, les longues heures passées en atelier, sont contents de venir se distraire, se reposer surtout, dans sa classe et montrent peu d'appétence pour les études de textes.

Le temps passe, monotone, on s'enfonce dans l'hiver, quand un jour, à la cantine, un collègue évoque le prochain anniversaire de son fils. Il aimerait à cette occasion organiser une fête au cours de laquelle on pourrait assister à un spectacle. Anne-Marie se rappelle la carte de visite qu'elle a négligemment jetée dans sa boîte à gants. Le collègue est intéressé, accord est conclu avec le marionnettiste.

Le spectacle a lieu, un samedi. Anne-Marie est invitée. Au fond de la salle, contre le mur, sur une grande estrade, plusieurs marionnettes vêtues de costumes chamarrés évoluent devant un décor peint. Les enfants, captivés, suivent bouche bée la progression de l'histoire, puis lorsque les marionnettes les saluent avant de disparaître, ils applaudissent longuement avec enthousiasme.

La lumière revient dans la pièce, les enfants sont invités à aller dans le salon pour partager le gâteau d'anniversaire, quand les adultes à qui l'on propose de boire un verre se réunissent autour d'une table. Le marionnettiste ne peut s'attarder ce jour-là mais il invite Anne-Marie à dîner un soir de la semaine suivante afin de la remercier de son entremise. Ils se donnent rendez-vous dans un petit café près de chez elle. La rencontre sera suivie de beaucoup d'autres. Une relation s'engage, d'abord amicale, puis amoureuse...

Samedi 26 juin 1976, 10 h 30.

C'est l'été. Une douce lumière éclaire les murs de la cuisine. Anne-Marie Charpentier, joliment vêtue d'une longue robe violette, a attaché ses deux tresses au sommet de la tête. Elle s'est légèrement maquillée et fredonne quelque chanson à la mode en savourant son petit-déjeuner. Puis elle attrape un petit sac en tissu indien, sort de l'appartement, descend vivement l'escalier, et franchit la porte qui donne sur la rue. L'air est doux, le soleil éclaire les façades des immeubles. Certains rebords de fenêtres sont couverts de fleurs.

La rue de Ménilmontant est animée en ce samedi matin. Nombreux sont les passants qui se dirigent vers le marché, un peu plus haut, ou qui en reviennent, leurs paniers chargés de toutes sortes de provisions. Elle emprunte quelques rues de ce quartier qu'elle a appris à aimer, la rue Sorbier, la rue de la Bidassoa semblent encore endormies, traverse un petit square, les bosquets fleuris embaument l'air, des enfants jouent dans des bacs à sable. Rue des Pyrénées, elle passe devant de nombreuses boutiques aux devantures colorées et attrayantes. Elle marche allègrement en direction de la place Gambetta. Bientôt elle arrive devant la mairie du vingtième arrondissement, elle franchit le porche, traverse la large cour pavée, et entre dans le hall d'un vaste bâtiment. Elle se dirige, souriante, vers un groupe de personnes qui semblent l'attendre.

Aujourd'hui, Anne-Marie Charpentier épouse son marionnettiste.

Mireille Ronez

Le Hêtre

Je l'ai toujours devant les yeux. Mon père l'a planté longtemps avant ma naissance, à cinquante mètres devant la façade de la cabane qui a grandi, comme lui, devenant maison au fil du temps quand lui devenait arbre. Quand j'étais jeune, les quelques ivrognes qui venaient tenir compagnie à mon père ne tarissaient pas d'éloges sur son port élégant, son feuillage frémissant et le chant des mésanges qui voletaient bruyamment dans les minces branches. De vrais poètes ! Ils en parlaient en ouvrant leurs canettes, ils en parlaient comme s'il n'y avait pas d'autre sujet et je m'ennuyais très vite, m'énervais même, surtout quand mon père, après sa troisième bière, clamait fièrement : « C'est moi qui l'ai planté là ! » Évidemment, qui d'autre ?

Nous avons grandi, le hêtre et moi, mon père est mort, les copains se sont faits rares, les mésanges ont disparu remplacées par les merles et les écureuils et le soleil peine à traverser son feuillage épais. Autour de lui quelques chétives broussailles poussent péniblement à son ombre et régulièrement je fais le ménage à la tondeuse, ce que je viens de terminer aujourd'hui. Et là, je remarque à quel point, c'est vrai, il est beau. Son écorce gris clair est élégante, ses branches qui ressemblent à des bras d'homme se dressent fièrement comme s'il embrassait le ciel et, comme d'habitude, il me nargue, toujours plus droit, plus puissant, plus élancé, plus grand, toujours plus solide, plus chenu, plus majestueux, plus royal. Moi, que la vie courbe, souffrant, aigri, chauve, je traîne autour de lui et je l'agresse, salaud ! et je le frappe, prends ça ! pour lui faire peur.

Mais je vois bien que ses muscles noueux se tendent sous sa peau grise que l'âge embellit. Moi, je me ride, me sillonne, me tache, me craquelle. Né avant moi, il me verra mourir.

Les années le stabilisent, il prend racine dans son espace, dans son temps, tandis que moi je sens que je perds pied un peu plus chaque jour. Je ne reconnais plus les rares personnes qui viennent me voir. Elles me traitent de sauvage, mais je leur tourne le dos et me tais, replié sur ma haine étouffante. Je n'en peux plus.

C'est décidé, alors qu'il me reste un peu de force encore, demain à l'aube, je prendrai ma cognée pour l'abattre, l'ébrancher, le tronçonner, en faire de petites bûches pour l'hiver et finir ma vie en paix. Je te hais mon hêtre et je m'y vois déjà. Je sens la jouissance durcir mes bras secs. Han ! la lame pénètre loin, d'un coup, je l'ai affûtée de mon amour haineux. Han ! au deuxième coup une bouche hilare se dessine à la base de ton tronc. Ris va, ris donc, hêtre orgueilleux, ris avant de gémir, ! Ris avant de tomber dans un grand râle de vent et d'effroi et de lumière !

Quel cri de joie je jeterai alors vers le ciel enfin dégagé ! Heureux ! Je ne sentirai pas la douleur de l'effort, je frapperai, je frapperai, je frapperai...

* *

Incrédules, le maire et le gendarme hochent la tête comme des marionnettes à fil. Dans la brume froide et blanche du petit matin, ils frissonnent.

« Je ne comprends pas, dit le maire, je ne comprends pas : lui, le sauvage, l'homme des bois, né au cœur de la forêt, bûcheron fils de bûcheron, aller se faire écraser par l'arbre qu'il coupe ! »

Et le gendarme ne comprend pas non plus.

Pierre Spierckel

Puceron

La première nuit dans la nouvelle maison fut troublée par l'entrée d'un chat par le vasistas ouvert, causant un grand bruit et un certain effroi !

L'intrus, un tout jeune chat, assis sur le tapis, ne manifestait aucun émoi ! De la famille « Chat De Gouttière », il m'observait de ses grands yeux dorés, intelligents et rieurs. Sa belle fourrure brillante, d'un mélange de brun, roux, gris et blanc semblait attester d'une bonne santé. Gentiment, mais fermement, il fut conduit au jardin !

Qui connaît les chats sait combien ils sont doués pour investir un espace, un lieu, une maison...

De petits pas en petits pas, de rebuffades en indulgences, de soucoupe d'eau en bout de fromage, de morceaux de viande en repas complet, le chat est passé du jardin à la véranda, puis à la cuisine, ensuite au salon, aux chambres La maison entière était devenue son terrain de jeux, de siestes, de repas, de cachettes, de tendresses et d'indifférences !

Désormais, j'habitais chez le chat, plus exactement chez la chatte, car *Puceron* - ainsi l'avais-je baptisée - était une fille. Caresser le poil doux et soyeux de Puceron me détendait ; ses ronronnements m'apaisaient.

C'était le printemps et Mademoiselle recevait de nombreuses visites masculines. Certaines bruyantes, malodorantes ; d'autres parfois

agressives mais généralement bien accueillies : Mademoiselle était une grande amoureuse !

Puceron vivait une vie indépendante entre absences et présences.

J'étais inquiète à cette époque : mon fils n'allait pas bien... Puis il dut être hospitalisé... Violence des hospitalisations en psychiatrie. J'étais soucieuse, malheureuse, et me réconfortais en passant les mains dans sa douce fourrure, lui parlant de mon chagrin entre larmes et baisers : « Tu sais, mon petit, il est là-bas, enfermé, assommé de médicaments. J'ai peur, j'ai mal. »

Elle ronronnait, m'observait de ses grands yeux dorés, me donnait des coups de tête dans le cou. Merveilleuse empathie, sans la lourdeur des mots : beauté et douceur.

Et un matin, descendant précautionneusement le long de la treille qui longeait la véranda, elle est arrivée tenant dans la gueule quelque chose que j'ai mis quelques minutes à identifier : un petit chat ! J'ai voulu l'arrêter. Elle a grogné, j'ai cédé le passage et elle est montée en trombe dans la chambre sous les combles, celle choisie par mon fils.

Elle a fait quatre autres voyages, au cours desquels s'échappaient de son larynx, de son « ventre » des sortes de miaulements-grondements à la fois gutturaux et doux. Que racontait-elle à ses enfants pour les rassurer ?

Dans la chambre, j'ai trouvé les cinq chatons posés sur la couverture qui dépassait du lit, à moitié dissimulés entre le mur et le futon.

Puceron produisant toujours le même son, me regardant avec fierté, semblait dire : « Tu vois, tu n'as plus ton petit mais je t'ai porté les miens. Tu vas m'aider à m'en occuper, tu seras moins triste. »

Elle avait porté en premier son bébé le plus fragile, le plus petit... Le dernier arrivé était un solide petit matou, ressemblant à un de ses amoureux de passage. Merveilleuse petite chatte qui m'offrait ses enfants. Don tout de confiance et d'amour.

J'ai installé la petite famille dans un bac de congélateur non utilisé. C'était un véritable bonheur d'observer Puceron et ses enfants, entre tétées, léchages, ronrons.

Puceron, du royaume des chats où tu résides désormais, tu sais combien je t'ai aimée. Tu as comblé ma solitude, ensoleillé mes journées et rendu mes nuits plus sereines.

Nous avons connu ensemble deux autres hospitalisations de mon fils... Tu as séché mes larmes à ta façon et adouci mon chagrin par ta seule présence. Nous avons vieilli ensemble... Tu sautais moins haut, dormais davantage.

L'arrivée d'un diable noir du voisinage - une dominante petite chatte qui t'effrayait - a attristé tes derniers mois. J'ai dû te protéger d'elle : tu ne savais que geindre, tu avais trop peur. Tu n'avais plus l'énergie de te battre, de te faire respecter

Mon Puceron, tu étais devenue toi aussi une vieille Dame. Ta superbe santé s'est détériorée. Tu avais environ dix-sept ans, un grand âge pour une chatte. Trop gravement malade pour être soignée, tu es partie tranquillement, endormie, pour rejoindre sans souffrance, cet ailleurs que je ne saurais nommer.

Je t'ai offert cette mort apaisée que j'espérerais pouvoir connaître aussi

J'ai beaucoup pleuré dans la maison vide. Pleuré sur quoi ? Sur qui ? Sur le temps qui passe ? La solitude ? La vieillesse ? La souffrance ? La violence des hommes ? Des éléments ? Sur ma faiblesse ?

Tu aurais été heureuse de connaître mon premier petit-fils. Il aime les chats. Il a regardé ta photo : il t'a trouvée belle. Tu étais belle.

Je n'ai plus de chat. Le diable noir s'est assagi et m'honore de sa visite, de temps en temps. Mais ses coups de patte dévastateurs font que je n'ai pas confiance

Puceron, tu es à jamais dans mon cœur.

J'ai parfois pensé que tu ne m'avais pas choisie par hasard, pensé aussi que tu étais la réincarnation de quelqu'un qui voulait réparer un parcours commun raté...

Mystère et force de La Rencontre.

DLC

Destination Sevilla

L'aéroport de Sevilla ressemblait vaguement à une mosquée : une succession d'arcs noirs et blancs évoquait les monuments mauresques de la ville ; Laura, les yeux embués de larmes, avait gardé en elle l'image des façades éclatantes et multicolores, bordant des ruelles tortueuses au détour desquelles surgissait parfois la haute silhouette de la Giralda. Elle revoyait aussi les places plantées d'orangers, les reflets or et argent du fleuve au crépuscule, la tour crénelée qui le dominait. Elle quittait à regret la capitale andalouse mais il le fallait car prolonger son séjour n'avait désormais plus de sens pour elle.

Et pourtant... que de bons souvenirs !

Le jour de son arrivée, elle avait senti un pincement au cœur en voyant s'étaler en énormes lettres rouges, sur fond de ciel bleu le mot *Sevilla* : elle y était enfin, non pas en simple touriste mais bien pour s'y installer une année entière, afin d'y travailler à sa thèse :

« *Séville, port des Indes occidentales* »

Elle se souvenait aussi du jour où, lasse des frimas de Bordeaux et des sinistres murs gris de l'université, elle avait décidé de finir ses recherches à Sevilla, de vivre à fond sa passion pour l'Andalousie.

Ah ! les beaux jours qu'elle avait passés là : les grandes promenades le long du Guadalquivir qu'elle imaginait chargé de galions remontant jusqu'à « *La torre del oro* » pour y déposer leur précieuse cargaison... les heures de recherches dans les salles fraîches et solennelles des Archives... les cours dans cette vieille université,

jadis fabrique de cigares, dont Mérimée s'était inspiré pour planter le décor de Carmen, les grandes avenues bordées de palmiers... le luxuriant parc Maria Luisa avec ses arbres séculaires.

Et surtout, il y avait eu Luis. Ce n'était pas un étudiant, elle l'avait rencontré lors d'une visite de la cathédrale tandis qu'elle admirait la dentelle de pierre qui ourlait les vitraux. Il faisait des photos pour un hebdomadaire espagnol : « Un reportage sur les plus beaux monuments de Séville », dit-il sans donner d'autres précisions.

Alors qu'elle tentait de prendre maladroitement quelques clichés, il lui expliqua : « C'est bien difficile de réussir une photo de vitrail », il y avait la lumière, une certaine réverbération, la distance, le cadrage et il faut « un bon appareil, surtout un bon appareil ». Il avait prononcé ces derniers mots en articulant bien comme s'il venait de donner une leçon. Laura avait compris et s'en réjouissait d'autant plus qu'elle n'avait pas tout saisi des premières phrases ; « les Andalous prennent un malin plaisir à escamoter les syllabes », pensait-elle ; quelquefois même, elle était complètement perdue et n'osait pas faire répéter.

Il lui proposa ensuite de lui apporter les photos qu'il n'utiliserait pas dans son reportage. Sans hésitation, elle lui donna son adresse : « 22 *calle San Roque* ».

« San Roque, San Roque ? Je suis sévillan mais je vous avoue que je ne connais pas cette rue-là.

- Oh ! C'est l'une des innombrables ruelles qui se trouvent entre le musée des Beaux-Arts et Santa Magdalena, vous n'aurez pas de mal à la trouver. »

Quelques jours plus tard, Luis arriva sans crier gare mais avec des tas de photos magnifiques : les vitraux de la cathédrale, la Giralda, la torre del oro et les flots du Guadalquivir envahirent le minuscule studio qui donnait sur un patio débordant de fleurs et orné en son centre d'une fraîche fontaine.

« Tu as un chouette d'appartement ! »

Le tutoiement était venu tout naturellement, créant entre eux un lien plus familier, une atmosphère plus détendue et très vite Luis allait devenir le guide, le confident, le copain privilégié et bientôt l'amant. Grâce à lui, elle connut Séville dans les moindres recoins : main dans la main ils arpentèrent les lieux désertés de la dernière exposition universelle, ils parcoururent les salles ornées de mosaïques et les patios aux fines arcades mauresques, et ils découvrirent des trésors aux Archives des Indes. Luis l'accompagnait au cinéma, au théâtre, aux spectacles de flamenco et il était heureux de partager avec elle ce studio qu'il aimait tant !

« Les passagers pour Madrid sont priés de se rendre en salle d'embarquement, porte 14 »

Laura jeta un regard circulaire autour d'elle comme si elle cherchait quelqu'un mais... personne à l'horizon, elle était vraiment seule et il faudrait bien se diriger vers cette porte 14 !

Madrid ne serait qu'une escale pour elle dans son voyage de retour vers Bordeaux.

C'était le 15 janvier, elle s'en souviendrait toute sa vie : il était face à elle, furieux, vociférant ; elle avait du mal à comprendre ce qu'il disait car il avait repris cet accent andalou si difficile à comprendre pour un étranger.

Pourquoi s'était-il mis dans un tel état ? Elle ne s'en souvenait même plus. Sans doute une dispute née d'une divergence de vue sur un film. Ils avaient souvent de longues discussions après les spectacles et des opinions bien différentes mais jamais de disputes. Ils se respectaient et finissaient toujours par trouver quelques points communs mais, ce soir-là, Luis fut intraitable : il claqua la porte et disparut !

Les jours passèrent et plus de Luis ; il avait pourtant laissé quelques effets vestimentaires mais ni objets de valeur, ni bien sûr son *Nikon* qui était à lui seul un petit trésor.

Un soir, on frappa à la porte. Laura fut surprise, était-ce lui enfin ? Quelle déception quand elle vit, dans l'encadrement de la porte le visage de Paco, cigarette au coin des lèvres et sourire ironique, son meilleur ami.

« - Hola ! Paco, il est arrivé quelque chose à Luis ? Ça fait au moins un mois que je n'ai plus de nouvelles. Oui, depuis le 15 janvier exactement.

- Eh ! bien... justement... je viens te dire qu'il est parti faire un tour d'Europe pour réaliser de nombreux reportages. Il te fera signe à son retour. En attendant il m'a demandé de venir récupérer ses affaires. »

Elle comprit qu'elle ne le reverrait jamais, alors pourquoi rester à Séville ? Son séjour n'avait plus aucun sens et tant pis pour sa thèse !

Dernier appel : les passagers pour Madrid doivent se rendre à la salle d'embarquement, porte 14

Pourquoi était-elle restée clouée aussi longtemps sur ce banc ? Sans hésiter, elle engagea une course folle dans les couloirs, poussant maladroitement son caddy mais elle arriva sans retard à la porte 14 et put s'installer dans l'avion de Madrid, la tête pleine de regrets et le cœur plein de souvenirs.

Pendant son voyage, son esprit divaguait au milieu des nuages blancs qui imprimaient sur le bleu du ciel leurs formes fantasques : pourquoi avoir si vite quitté Sevilla ? Elle aurait dû se donner le temps de réfléchir ; la voilà maintenant sans point de chute pour y revenir si elle changeait d'avis et sans espoir de finir sa thèse. Non, elle ne pouvait absolument pas rester dans une telle situation. Ses réflexions se poursuivirent dans l'aéroport de Barajas dont elle n'hésita pas à sortir, et dans le taxi qui la déposa devant un petit hôtel du centre de Madrid indiqué par le chauffeur.

Elle oublia Bordeaux mais pas Luis, des sentiments contradictoires submergèrent son âme endolorie : elle aimait Luis et le détestait à la fois, voulant tour à tour l'oublier ou le rejoindre, se souhaitant tour à tour indépendante ou enchaînée.

Mais un beau matin, en ouvrant ses volets sur la place Santa Cruz où nichait son hôtel, elle vit pour la première fois le paysage : le petit

palais de briques roses avec ses fenêtres encadrées de pierres blanches, ses tours recouvertes d'ardoises scintillant au soleil et son imposante porte cochère. En se penchant un peu, elle pouvait apercevoir aussi les arcades de la Plaza Mayor et les passants qui la traversaient.

Il y avait des choses à voir, il y avait une vie autour d'elle ; s'enfermer dans une chambre à Madrid, Séville ou Bordeaux ne lui apporterait strictement rien !

« *À nous deux Madrid* » s'exclama-t-elle et elle se lança dans une nouvelle aventure.

Annie Herguido

Dix ans après

C'était une de ces nuits d'automne où l'été vient faire une de ses dernières apparitions. Il faisait chaud dans la salle municipale. Dominique, une bière à la main, sortit sur la terrasse. Il était grand. Brun. 28 ans. Derrière la salle, des arbres cachaient une partie du ciel. Devant, les lampadaires du parking éclairaient une trentaine de voitures. Le sud, au milieu des Cévennes. Un souffle d'air était perceptible portant une odeur particulière, un mélange d'effluves de sapins, de genêts et de granit.

Pour une fois il avait voulu s'habiller différemment, changer son uniforme habituel. Ce soir, pas de jean, ni de sweat mais un pantalon vert sombre avec des carreaux marron, une chemise blanche et un blouson marron. Il se trouvait élégant. Mais ce n'étaient pas les vêtements adaptés à cette soirée. Trop chauds. De plus ils lui donnaient un look qui ne lui correspondait pas.

Il but une gorgée.

Quelqu'un était déjà assis sur le muret. On le devinait dans l'obscurité à la braise de sa cigarette.

- Toi aussi tu as trop chaud ?

Dominique reconnut la voix.

- Oui. Il fait chaud dans la salle et la musique est forte.

C'était Rémy. Il l'avait vu en arrivant, lui avait serré la main mais ne s'était pas arrêté.

- Ça te fait quoi de revoir des têtes que tu n'as pas vues depuis 10 ans ? continua Rémy.
- C'est sympa mais un peu étrange. J'essaie de savoir qui a changé, de deviner la vie de chacun.

Rémy se leva, la tête un peu enfoncée dans les épaules. Il écrasa sa cigarette sous son pied et leva la tête vers Dominique. Il avait les yeux mi-clos comme s'il le scannait, comme s'il cherchait à savoir comment lui aussi avait évolué.

- Et moi, comment l'imagines-tu ma vie ?

Dominique le regardait. Il était un peu voûté dans son jean tire-bouchonné, sa chemise à carreaux usée et ses cheveux déjà clairsemés.

- Je ne sais pas. Tu fumes toujours. Tu as l'air d'être venu tout seul. Tu n'as pas le look d'un trader.

Rémy continua à le fixer, fit une grimace mais ne répondit pas.

Un silence s'installa que coupa Dominique :

- Et moi, comment vois-tu la mienne ?

- Bien sapé. Tu as dû t'en sortir, comme avant, baratineur et toujours souriant pour charmer ton monde.

Les mâchoires de Dominique se crispèrent, son estomac se noua. Il essaya de prendre une grande respiration et but une gorgée de bière avant de répondre.

- Non mais tu es sérieux ? C'est ton image de moi ?

Rémy le regarda d'un air amusé.

- Je blague. Ne t'énerve pas.

Dominique s'avança vers lui, en haussant le ton les sourcils froncés, le menton en avant.

- Non, tu ne blagues pas. Tu te fous de moi, comme tu l'as toujours fait d'ailleurs.

Le visage de Rémy se ferma et lui aussi s'avança vers Dominique.

- Monsieur est susceptible !

- Ce n'est pas de susceptibilité. Je n'ai jamais aimé que tu me parles sur ce ton, dédaigneux et donneur de leçons.

Ils étaient à 20 centimètres l'un de l'autre, raides, les poings serrés, le visage dur.

- Et tu veux quoi ? Qu'on se batte ?

- Ben alors, vous faites quoi ?

Salomé et Sybille étaient arrivées, mi en colère, mi rigolant, un verre à la main. Elles avaient déjà dû en boire d'autres, à voir leurs joues rosies et à entendre leurs gloussements.

- Non mais, j'y crois pas. Ils n'ont pas changé depuis dix ans.

- Tu crois qu'ils parlaient encore de Sonia, dit Salomé en pouffant à la fin de sa phrase.

Elles éclatèrent de rire. Ils étaient désarçonnés et se trouvèrent un peu idiots.

Ils rirent jaune et s'éloignèrent l'un de l'autre. Leurs épaules étaient retombées. Ils cherchaient une contenance, une porte de sortie à leur querelle.

Elle se placèrent entre eux, en les regardant alternativement.

Dominique reprit une gorgée de bière et esquissa un sourire. Rémy se ralluma une cigarette et se cacha derrière la fumée.

- Allez, rentrez, tout le monde est là. Éric va faire son discours. Vous vous disputerez plus tard.

Elles les prirent chacun par la main et les tirèrent dans la salle.

L'espace avait été décoré par Éric et ses groupies. Comme on était dans la période d'Halloween, les guirlandes étaient orange et noires. Il y avait des chauves-souris partout. Éric s'était déguisé en zombie. Un zombie classe, qui a de l'allure. C'était Éric quand même. Il avait toujours été comme ça. Un peu coincé, un peu grandiloquent mais c'était toujours lui qui lançait les animations, qui organisait les rassemblements. Cette soirée, c'était son idée. Il arrivait toujours à fédérer autour de lui. La musique des années 80 frappait fort dans les enceintes. « Immortelle au bout de la nuit, les démons de minuit ! ».

Les zombies, les vampires et les non déguisés étaient au milieu de la salle, dansant de manière plus ou moins fluide. Juliette et Émilie rigolaient à gorge déployée. Elles faisaient signe à deux gars sur le bord de la piste. Leurs maris, sûrement. Juliette s'était épaissie. Sa robe de petite fille de la famille Adams la boudinait un peu. Émilie n'avait pas changé, une grande blonde, le menton pointant vers l'avant. Elle devait faire des Pilates, comme la moitié des femmes qu'il connaissait ; l'autre moitié rêvant d'en faire.

Dominique se demanda ce qu'il faisait là. La soirée tournait à la foire à la saucisse et l'autre abruti de Rémy venait de le provoquer. Et Salomé qui avait parlé de Sonia. Sonia. C'est vrai qu'elle était la source d'un conflit qu'ils n'avaient jamais réglé, Rémy et lui, une plaie mal cicatrisée. Elle n'était pas là ce soir. Elle avait disparu des radars à cause de leur rivalité de petits coqs. Mais c'était loin tout ça. Peut-être pas tant que ça, au vu des retrouvailles rugueuses avec Rémy.

Il n'avait pas envie de danser et il chercha un moyen pour éviter la piste. Il aperçut Florence, assise sur une chaise, décalée vers l'arrière. Elle semblait seule alors que la plupart des participants étaient venus avec leur conjoint. Dominique, lui, était seul. C'est encore plus dur quand les autres sont en couple et donnent l'impression d'être heureux.

Florence avait toujours cultivé une certaine classe, en dehors des modes. Ce soir elle l'était encore avec son pantalon noir serré, son grand chemiser blanc et ses boucles d'oreilles en forme d'oiseaux. Il s'approcha d'elle. Elle regardait la piste de danse. Elle ne l'avait pas vu arriver.

- Bonjour Florence, je peux te tenir compagnie ?

- Salut Dominique, oui, bien sûr, répondit-elle d'un ton nonchalant. Il tira une chaise et s'assit à côté d'elle. Ils restèrent un moment, sans rien dire. Ils regardaient la piste de danse.

Elle n'avait pas eu l'air particulièrement enthousiaste de le voir arriver, ni intéressée par ce qu'il avait fait durant ces dix dernières années. Il ne savait pas comment engager la conversation. Pourquoi était-elle venue à cette soirée ? Il pouvait se poser la même question.

Soudain la musique s'arrêta. Éric avait pris le micro. Blond, la tête ronde, avec un léger zézaïement.

- Allô, allô ! Vous m'entendez bien ?

Une vague de oui plus ou moins forts et aigus approuvèrent.

Il rigola avec son gros rire en cascade qui lui faisait agiter la tête et les épaules.

- Quel succès ! Je voulais vous dire que je suis très heureux que vous soyez venus si nombreux ce soir à notre fête de retrouvailles. Comme dans la chanson, le « Rendez-vous dans 10 ans » a fonctionné. Je voudrais remercier Céline et Élise de m'avoir aidé à organiser cette soirée. Retrouver les coordonnées de certains n'a pas été facile mais elles y sont arrivées. 25 des 30 élèves de terminale sont venus. Nous pouvons nous applaudir. Une salve d'applaudissements nourris s'en suivit.

Dominique se pencha vers Florence :

- Tu crois qu'il s'entraîne pour remplacer Nicos à The Voice ?

Elle sourit, tout en gardant son regard fixé sur Éric ou peut-être ne regardait-elle rien de précis.

Après les applaudissements et les cris excités, Éric reprit :

- Nous avons vécu de bons moments au lycée. C'était le bon temps et je souhaitais qu'au milieu de nos préoccupations actuelles, le boulot, les enfants, l'état du monde, nous puissions avoir une bulle joyeuse. Donc maintenant place à la fête.

Mais de quoi parle-t-il, se demanda Dominique : le bon temps, la bulle joyeuse ?

Florence se tourna vers lui comme s'il avait fait ces réflexions à haute voix. A son geste, il reconnut à nouveau l'eau de toilette qu'elle mettait il y a dix ans.

- Tu penses comme moi ? lui demanda-t-elle, esquissant un petit sourire

- On ne vit pas sur la même planète, lui répondit-il d'un air complice. Il but une gorgée de bière et termina sa cannette qu'il reposa sous sa chaise.

- Tu les as trouvées super les années lycée ? Pour moi, il y a bien eu quelques moments agréables mais certains cours étaient mortels. Monsieur Moscato, le prof de philo, tu te souviens des siens ?

Il prit une voix nasillarde et pompeuse :

- Schopenhauer, le philosophe le plus lucide de sa génération !

- C'était quoi la phrase exacte ? Entre l'angoisse et l'ennui, la vie des hommes flotte.

- Oui c'est ça. C'est surtout son côté grandiloquent qui le rendait insupportable.

- Quand il était là !

- Oui, c'est vrai qu'il n'a pas dû frôler le burn-out, lui.

Ils rirent en se souvenant du prof. Puis ils reprirent leur position de spectateurs et se remirent à fixer la piste de danse, silencieux et pensifs.

- Ça me soule de te poser cette question mais c'est bien le but de cette soirée. Que fais-tu maintenant Florence ? Il avait pris un ton faussement grave afin d'atténuer le côté tarte à la crème de sa question.

Florence porta son regard bleu sur lui.

- Je suis professeur des écoles à Béziers. J'aime bien être avec les enfants. Je profite des vacances scolaires pour faire de la randonnée. Et toi ?

- J'avais commencé une thèse d'économie que j'ai arrêtée pour prendre un boulot dans une coopérative d'éleveurs de brebis qui travaillent pour le roquefort. J'ai arrêté six mois après pour aller vivre dans un village paumé du nord de l'Ardèche. J'ai pour projet de retaper la maison de mon grand-père et d'écrire un roman. Mais

comment dire, cela ne se passe pas aussi bien que je l'avais souhaité. Le bilan est très, très moyen.

Le ton de sa voix baissa sur ce constat. Avant que Florence n'ait le temps de lui poser des questions plus précises il reprit la parole avec un entrain un peu forcé.

- Tu vis seule ?

- Pourquoi tu es intéressé ? lui rétorqua-t-elle en souriant.

- Non, non, bafouilla-t-il

- Je ne te plais pas ? continua-t-elle toujours avec le même sourire malicieux.

- Arrête ! on se croirait dans *Astérix en Corse* : Elle te plaît ma sœur. Non, elle ne me plaît pas. Comment ça, elle ne te plaît pas ma sœur....

Ils se mirent à rire. La glace fondait.

Et toi ? Tout seul ?

- Je suis seul. Terriblement seul.

Il roula les « r » sur cette dernière phrase, lui donnant un ton de comédie pour dédramatiser son propos.

- Je crains de ne pas être doué pour l'amour.

- Tu n'as pas changé depuis le lycée. Déjà ton histoire avec Sonia, ce n'était pas simple.

Encore Sonia. Il se tassa sur sa chaise. Il brûlait d'envie de lui demander si elle avait de ses nouvelles ; mais non, il n'allait pas repartir sur cette histoire. Ça suffit. Trop de prises de tête.

Était-ce une bonne idée de revenir sur son passé au lieu de vivre au présent ou faut-il tordre le cou aux fantômes du passé pour pouvoir mieux vivre le présent ? En tout cas, un mystère semblait entourer

la vie de Sonia. Certains disaient qu'elle était partie en Amérique du Sud. D'autres qu'elle s'était mariée et vivait en Dordogne.

- Tu veux boire quelque chose ? lui demanda-t-il brusquement afin de chasser ces réflexions qui l'obsédaient.

- Un verre de punch, s'il te plaît.

Il se leva et s'avança vers les tables installées le long d'un mur. Dessus avaient été placées bières, bouteilles de rosé, pizzas, cacahuètes, chips et trois salades de riz dans des plats bleus. Il s'approcha de la bassine orange dans laquelle avait été préparé le punch. Ce n'était pas très glamour mais Éric lui avait certifié qu'elle était propre. Si Éric le disait...

Il prit la louche et remplit de punch un verre en plastique. Il se prit une bière et la décapsula.

- Comment ça va, Dominique ? Tu viens danser ? On s'éclate ! C'était Raphaël, le petit rouquin, toujours hilare, toujours enthousiaste, dans son jean noir et son tee shit vert amande. Tu viens ?

- J'arrive Raphaël. J'apporte un verre de punch à Florence et je vous rejoins.

- Super ! dit Raphaël qui sautillait sur place. Il avait rempli son verre de punch et repartait en vitesse sur la piste de danse. Il ne voulait pas rater un moment de cette soirée.

Dominique se retourna et accéléra le pas avant d'être à nouveau attrapé par un ancien camarade de classe. Il tendit le verre à Florence en lui soufflant :

- Ouf ! C'est une véritable opération commando d'attraper à boire sans se faire alpaguer par quelqu'un.

- D'un autre côté il ne faut pas venir à ce type de soirée si tu ne veux parler à personne, lui répondit-elle.

- C'est pas faux ! Et toi tu n'es pas sur la piste de danse que je sache, à essayer de ravir le titre de reine de la nuit à Bérangère ou à Joëlle.

Ces dernières venaient de démarrer une chorégraphie rythmée sur un air latino au centre de la salle. Les autres danseurs s'étaient arrêtés pour les regarder et les encourager en tapant dans les mains et en ponctuant leurs changements de rythme par des cris.

- C'est vrai que je préfère rester un peu en retrait.

- Moi aussi, j'ai toujours un peu de mal avec ces soirées où l'on crie, on parle beaucoup, mais où l'on ne se dit pas grand-chose.

- En voilà un autre qui n'a pas l'air de vouloir se mêler à la foule, en montrant Rémy, de l'autre côté de la salle, en retrait.

Dominique jeta un regard noir à Rémy.

- Il est déjà venu me provoquer tout à l'heure sur la terrasse. On peut parler d'autre chose que de lui. Alors, tu vis seule ?

- Non.

- Tu ne veux pas le montrer.

- C'est ça. Je ne veux pas la présenter à tout le monde.

Dominique se dit qu'il ne fallait pas aller plus loin.

Il se recula sur son siège et but une gorgée de bière. Elle avait raison. S'il ne voulait pas être embêté ou répondre aux questions sur sa vie il aurait mieux fait de ne pas venir. Il devait admettre qu'il était là pour Sonia, pour avoir de ses nouvelles mais qu'il n'osait pas en demander.

Que faire : partir maintenant ou rester ?

L'effort qu'il avait fait pour venir était suffisamment important. Ce serait trop dur de partir maintenant. Il était là. Il pouvait essayer de profiter simplement de ce moment festif... et puis peut-être que, pendant les discussions, il arriverait à glaner des informations sur Sonia.

- Je me lance dans l'arène, lança-il à Florence. Tu viens ?

- J'attends encore un peu. Tout à l'heure.

Il contourna les chaises et s'avança vers la piste. Robert et Lucien l'accueillirent avec enthousiasme. Sur le son de Bruno Mars, il commença à se déhancher et se mit à danser. Les bières commençaient à faire leur effet.

La soirée continua doucement. Les premiers étaient partis. Certains étaient affalés sur une chaise pendant que les acharnés restaient sur la piste de danse.

Dominique dansait encore. Comme il n'y avait plus de bière, il buvait du punch et faisait des allers-retours vers la piste de danse. Sa démarche était de moins en moins assurée. Il attirait les regards de ses anciens camarades de classe qui avaient encore en mémoire le bazar qu'il avait mis lors de la fête du bac. Il continuait cependant à danser. Ses mouvements n'étaient plus toujours bien coordonnés. Il bousculait ses voisins.

Splash ! Alors qu'il retournait se servir du punch, un verre d'eau vint inonder son visage.

Sa respiration se bloqua et ses yeux s'agrandirent. Florence le regardait, l'air calme mais déterminé.

- Ça suffit maintenant. Arrête tes bêtises. Tu deviens pitoyable. Viens, on va prendre l'air. Avec autorité, elle le tira par la manche et l'amena sur la terrasse.

L'air frais lui fit du bien. Elle lui tendit une serviette en papier.

Il s'essuya grossièrement le visage et la regarda.

- Pourquoi as-tu fait ça ?

- Pour t'éviter le pire. Tu bousculais tout le monde et je sentais qu'il y en a un ou deux qui étaient excédés. Ça allait mal finir. Comme il y a dix ans. Pourquoi t'es-tu mis dans cet état ?

- Je ne sais pas.

Il leva les yeux vers Florence. Il avait du mal à garder son équilibre et s'appuya contre une chaise. Sa chemise lui collait au corps. Elle avait croisé les bras sur sa poitrine, attendant calmement qu'il développe sa réponse.

- Il y a des moments où l'on a du mal à prendre les bonnes décisions. J'ai l'impression que ces derniers mois je n'ai choisi que des mauvaises.

- Je ne sais pas si tu es lucide ou trop critique sur ta vie mais ta manière de trouver des solutions ce soir est loin d'être terrible.

Il marcha jusqu'à la rambarde qui entourait la terrasse et regarda l'obscurité de la nuit, se tenant des deux mains, les bras tendus en essayant de se stabiliser.

- Tu as raison. Je venais avec l'espoir de revoir Sonia. Depuis dix ans, j'avais tourné la page mais ces derniers mois, tout seul dans mon village, elle est revenue dans mon esprit comme une évidence. Si j'étais restée avec elle au lieu de tout foutre en l'air est-ce que ma vie aurait été plus cohérente, plus riche ? Il n'est pas possible de revenir en arrière mais ça m'obsède.

- Il faudrait grandir ! Il te faut affronter la réalité au lieu de te plaindre.

- Au lycée, Sonia était amoureuse de moi et moi d'elle, comme on peut l'être à 16 ans. Mais je ne voulais pas me laisser emprisonner par l'amour. Aussi, un jour, j'étais avec elle et le lendemain, je lui faisais la tête. Quand elle s'est lassée de ces allers-retours et qu'elle s'est tournée vers Rémy, je ne l'ai pas supporté.

Florence s'avança vers lui et posa la main sur son bras.

- Sonia, elle a avancé, elle, depuis dix ans. Elle a tourné la page. Elle n'est pas comme Rémy et toi. Si tu veux j'ai ses coordonnées. Elle vit à Annecy. Reprends contact avec elle. Pose-lui les questions qui te taraudent depuis dix ans. Soit, vous vous tombez dans les bras ; soit, tu peux passer à autre chose et reprendre le cours de ta vie.

Après cette tirade, elle fit demi-tour et le laissa tout seul.

Dominique prit une grande respiration. Il frissonna et remonta le col de son blouson. Il descendit l'escalier et se mit à marcher sur la petite route qui menait au village. Le regard rivé sur le ciel étoilé, les mains dans les poches il se dit que c'était le bon moment pour réfléchir à ce qu'il allait faire dans les prochains jours.

François F.

Quelqu'un de sentimental

Accoudé au zinc dans ce bar miteux, un ticket de Bingo à la main, l'homme rumine. Arrivera-t-il à ses fins ?

Le brouhaha de la salle, le rythme régulier du percolateur à café l'empêche de se concentrer. D'un geste rageur, il jette le ticket, sort, tout en cogitant...

Comment vais-je pouvoir la rencontrer ?

Par son agent ? Trop risqué ! Par un selfie en tant que fan ?

Sur ce genre de photos, les visages sont figés, déformés...

Je sais, je suis perfectionniste, trop sentimental.

J'ai besoin de garder une image intéressante, vivante, constructive.

J'ai toujours été attiré par la photographie. La captation d'un lieu,

d'un corps, d'un visage donne du sens à ma vie. Avec l'apparition

des smartphones, rien de plus facile. Grâce à ce petit objet, je fixe

des moments riches et intenses.

Cette passion me vient de ma famille. Jeune, j'ai été confronté au

meurtre de ma mère étranglé par son amant. Je haïssais cette femme

qui me battait et m'enfermait dans un placard pour ne pas

m'entendre pleurer. La vision choquante de ce corps - des

ecchymoses sur le cou, les lèvres bleues - m'a submergé. Et procuré

un plaisir immense. J'étais vengé, soulagé. Dans les années qui ont

suivi, quand l'angoisse, la peur, la haine pour autrui m'envahissaient,

je me remémorais cette scène, cela m'apaisait. Conserver une photo

de cette scène de crime m'aurait réconforté ; hélas je n'en garde que

le souvenir.

J'ai décidé de fixer par l'image tout moment essentiel de ma vie et de photographier vivantes toutes les personnes que j'ai rencontrées avant de les supprimer. Avec mon portable, un petit clic puis un grand boum, et je les trucidé. J'imprime leur visage déformé par la peur, les collectionne dans un imposant album de photos déniché dans une brocante. Les jours de déprime, je feuillette avec délectation ce gros volume et me remémore ces moments d'extase qui me conduisent à la jouissance.

Au début de ma pratique professionnelle, j'aimais leur parler avant de réaliser ce dernier cliché. Mais cela adoucissait leur visage, l'espoir renaissait et se manifestait sur leurs traits, l'angoisse semblait les fuir. Maintenant, je reste mutique. De la main droite, je sors mon portable, de la gauche un pistolet sur lequel j'adapte parfois un silencieux. La surprise est totale : une lueur d'affolement dans leurs yeux exorbités, la bouche ouverte par le cri, leurs mains qui me supplient. J'obtiens des clichés magnifiques !

Aujourd'hui, un nouveau contrat : exécuter une célébrité. Cette actrice renommée milite dans un mouvement écologique, ce qui importune mon employeur, un consortium pétrolier. D'où ma perplexité : comment vais-je pouvoir la rencontrer ?

J'ai des scrupules. J'ai toujours admiré cette femme ; ses posters décoraient ma chambre d'adolescent. Je fantasmais, m'imaginant son ami, son amant. Ce soir, je dois m'exécuter, j'aimerais que cette rencontre même fugace soit magique.

J'ai des états d'âme : dois-je retarder l'échéance, modifier mon mode opératoire ? J'aimerais l'approcher afin de découvrir son mari, ses enfants, son environnement. En draguant sa nourrice ? Peu probable !

Je désirerais tant séduire cette icône, hélas ma silhouette impressionne et déstabilise les gens que je croise. J'ai le physique de l'emploi : brun, petit, trapu, le regard fuyant, le nez cassé par les combats de rue, habillé de vêtements froissés et d'un blouson de cuir démodé que j'affectionne particulièrement.

Ce soir, je vais faire un effort ; emprunter le beau costume en laine de Dédé, mettre mes mocassins vernis, me raser de près, me parfumer. Ainsi pour cette première et dernière entrevue, elle gardera une image positive de moi. Être présentable, c'est essentiel dans certaines circonstances.

Je resterai poli, lui demanderai exceptionnellement de sourire afin de conserver sur papier glacé l'image de cette femme que j'ai tant adulée.

Le soleil est déjà bien bas lorsque je me mets en route.

Dans le complet bleu de mon copain, coiffé, la barbe rasée, un soupçon de parfum, je me sens un autre homme, fébrile à l'instar d'un premier rendez-vous amoureux.

Devant son domicile, j'attends le départ de sa nourrice afin de m'infiltrer dans le jardin. En cette soirée de printemps, les lilas embaument. Je suis heureux, ému, je vais rencontrer mon égérie. Rapidement, je pénètre chez elle. Les enfants sont couchés, le mari sirote un bourbon, la bouteille bien entamée à proximité. Je n'ai qu'à

lui tourner la tête d'un petit coup sec. Le craquement est furtif inaudible par sa femme que j'aperçois sur la terrasse. Vêtue d'une robe rouge, une fleur dans ses cheveux, les ongles peints, la bouche écarlate, je la trouve sublime ! Oserai-je ?

Après m'être approché, j'ai un mouvement de recul : à ses pieds, non pas les escarpins escomptés mais des tongs, de vulgaires tongs. Quelle faute de goût ! J'en suis chagriné. A l'ouverture de la baie vitrée, elle se retourne et s'étonne de ma présence, me croyant fan ou paparazzi ; ces derniers envahissent parfois son intimité. Un sourire illumine son visage, une lueur d'amusement dans le regard à la vue de mon costume un peu trop grand.

- Qui êtes-vous ? Que désirez-vous ? »
Je balbutie, ému, elle est si proche de moi, comment lui dire.
- Je... Je... Je suis ...
- Oui ?
- Pourquoi, pourquoi avoir commis cette erreur ?
- Quelle erreur ?
- Les choses, les choses que vous avez aux pieds...
Elle fléchit la tête et regarde ses tongs, ne comprenant pas.
- Oui...
- J'aurais aimé, désiré vous voir avec des escarpins rouges à hauts talons ; non pas ces... choses.
- Vous êtes fan et fétichiste ! Quelle merveilleuse rencontre. J'ai toujours rêvé de croiser un de ces hommes qui adorent un objet, un accessoire qui nous appartient.

- Non, je ne suis pas ce genre de personnage, je vous ai admirée, adulée, mais aujourd'hui je me sens agressé par votre réalité. Je vous croyais supérieure aux autres mais l'image que vous me renvoyez, le port de ces tongs, est celle d'une femme très vulgaire, cela me déçoit profondément ! Désolé !

D'un coup, le mythe s'effondre. Je n'ai plus aucun remords.
A mon habitude, je sors mon portable d'une main, l'arme dans l'autre, lui demande de sourire et tire.

Demain, j'encadrerai sa photo et l'accrocherai au-dessus de mon lit.
Être sentimental à ce point, un jour, ça me tuera...

Sylvie Dupont

Au pays des boucles d'oreilles

Élise est une fille un peu tourmentée, encombrée parfois par des rêves étranges. Cette nuit, elle a reçu la visite de la fée Clochette qui lui a offert des boucles d'oreilles papillonnantes, magiques. Elle, qui croyait que les fées n'existaient pas, est devenue à son tour une vraie fée. Tout d'un coup, Élise avait le pouvoir de changer les choses de la vie. Elle se mit à danser au-dessus des étoiles et, grâce à ses boucles d'oreilles, ses yeux s'ouvrirent sur le beau. Fini les guerres et les horreurs, les pleurs et la peur...

Ce matin-là, lorsque Élise s'est réveillée, déçue de réaliser qu'elle n'était pas une vraie fée. Elle se surprit à imaginer que ce rêve pourrait peut-être, un peu, devenir réalité. Avec une seule idée en tête : changer, changer... Il fallait changer quelque chose dans sa vie. Il fallait qu'elle se bouge. Ne plus rester comme ça à attendre que les choses se passent. Elle était devenue inactive, insipide, vide. Elle devait arrêter ça. Stop ! Reprendre sa vie en main. Arrêter de croire que demain serait un autre jour.

Elle devait agir sur son histoire, arrêter de reporter au lendemain ce qu'elle pourrait faire aujourd'hui même. Ne plus s'abriter derrière des prétextes : le mari, les enfants, le chien... se pensant indispensable. Elle n'existait plus pour elle-même.

Il fallait qu'elle s'arrête. Qu'elle réfléchisse à ce qu'elle disait ne pas pouvoir faire parce que les autres. C'était aujourd'hui, grâce à ce rêve étrange, qu'elle décidait de tout mettre en œuvre pour y parvenir.

De quoi avait-elle vraiment envie ? D'évasion. Besoin de s'évader. Pour où, comment ? Elle ne savait pas bien encore.

Un voyage ? Oui peut être car elle n'était jamais partie très loin : l'océan quelquefois, Biscarosse, Mimizan. Les Pyrénées au plus loin, le cirque de Gavarnie une fois... Rien d'autre.

Un voyage ? Pour quelle destination ? Élise était paumée sur le globe. Elle n'avait aucun sens de la géographie. Elle se disait nulle en boussole. Elle trouvait que cette nouvelle invention, le GPS, était tout à fait géniale (elle avait tout à fait conscience que ce n'était pas ainsi qu'elle allait parvenir à mieux se situer dans l'espace...). Bref, cela faisait partie de ses lacunes.

Elle pensait que, peut-être, un voyage lui permettrait d'étudier un peu mieux le monde qui l'entourait. Elle allait regarder un atlas afin de mieux connaître tout ça. Elle savait bien qu'elle n'était pas le nombril du monde et qu'apprendre à observer le globe l'aiderait à se décentrer d'elle-même...

Combien de jours durerait ce voyage ? Quinze jours ? Trois semaines ? Un mois ? Cela dépendrait. Où déciderait-elle d'aller ? Vers le froid ? Le chaud ? Non. Elle était plus attirée par le froid. Besoin de fraîcheur. Besoin de couleurs froides. Besoin de blanc, besoin de bleu. Besoin de neige. La Norvège. Voilà ! Même si elle était nulle en boussole, Élise pensait avoir trouvé l'endroit de ses rêves. Une croisière en Norvège. Oui, une croisière. De ça, elle était sûre. Depuis toujours, un désir enfoui au plus profond d'elle-même : prendre le large sur un immense bateau, genre Le Titanic. Mais un qui ne coulerait pas... Voilà : une croisière en Norvège lui paraissait tout à fait indiquée pour le mal dont elle souffrait. C'est pour cela que ce bleu et ce blanc l'attiraient. Il fallait qu'elle soit éblouie par la

lumière pour se sentir bien. C'est du moins ce qu'elle imaginait de la Norvège, de ses immenses fjords, ses aurores boréales... beaucoup de luminosité : il fallait qu'elle arrive à y voir plus clair.

C'est vrai qu'Élise avait choisi cet endroit de manière intuitive. Mais, elle était comme ça, Élise. C'était une intuitive.

Elle pensait : Je dois me laisser guider par mon instinct.

La Norvège ? Elle s'en faisait une toute petite idée Elle arrivait vaguement à la situer... De toute façon, elle n'avait jamais voyagé hors de France. Donc, elle savait que quoi qu'il arrive, ce serait une riche expérience. Riche de sens et de lumière, riche de rencontres, d'inconnu et de solitude. Partir pour voir autre chose. Pour mieux revenir ?

Un départ définitif lui paraîtrait étonnant. Mais, on verrait bien. De toute évidence, Élise sentait qu'elle décrochait. Il fallait qu'elle mette un terme à ce qu'elle vivait depuis vingt ans. Pas forcément un point final ; au moins un point-virgule. Oui, c'était ça, un point-virgule. En effet, il fallait bien admettre qu'il s'agissait de partir seule. Sans Paul, sans les enfants, sans le chien.

Il fallait qu'elle s'évade vraiment. Si elle partait avec eux, elle allait continuer à les choyer, les « coucouner ». Elle ne pouvait pas s'en empêcher. Du moment qu'ils étaient là, tout près, il fallait qu'elle les couve. Qu'elle les protège. Même si eux ne demandaient rien. Bien souvent d'ailleurs, ils lui faisaient remarquer qu'elle les envahissait trop. Au moins, si elle prenait le large, ils auraient la paix et elle, elle s'occuperait d'elle, de ses préoccupations, de ses questions, car en somme, à quoi ressemblait sa vie ?

Elle venait de fêter ses 41 printemps au mois de juin de cette année 2000. Est-ce que c'était ça : ce truc qu'on nommait la crise de la quarantaine ? C'était ça qui la chamboulait ? Toujours est-il qu'Élise vivait dans une grande maison, éloignée de tout et de tous, dans un lieu-dit appelé Chantemerle : pour trouver ce genre d'endroit, il valait mieux avoir le sens de l'orientation. De quoi se demander comment ils avaient fait, avec son homme, pour se retrouver là.

Elle vivait avec Paul, dans ce coin paumé, depuis 20 ans. Paul, un homme bien bâti, bien baraqué ; le genre de bonhomme avec qui tu crois que rien de grave ne peut arriver, la force tranquille. A eux deux, ils avaient construit ou plutôt reconstruit ce petit nid douillet. Ils avaient trouvé cette baraque en ruine et ils en avaient recollé les morceaux. Enfin, surtout lui... Parce que, elle, s'occupait de tout, sauf les murs. Elle bâtissait le reste : le ménage, les provisions, les enfants. Elle aimait ça, Élise. Elle avait besoin de tenir sa maison, d'organiser la vie de tous les jours. Elle aimait ce rôle de mère nourricière. D'ailleurs, elle adorait réunir des grandes assemblées familiales ou amicales où elle servait à boire et à manger. On y parlait. On y chantait. On y refaisait le monde. Cultiver ce sentiment, qu'en dehors de cet univers, rien d'autre n'existait. C'était ça le bonheur, son bonheur.

Leur vie était somme toute assez simple. Ils disposaient de beaucoup de temps libre. Lui était professeur d'histoire-géo dans un lycée ; elle aide-soignante à mi-temps dans une clinique privée. Tous les deux exerçaient à Cahors, petite ville située à 20 km de chez eux.

Leurs deux enfants, Léo et Mathias, les remplissaient de bonheur. Léo était un jeune brillant depuis toujours. Souriant, sans embûche. Tout lui réussissait. Il venait d'avoir 17 ans, il passerait son bac cette année. Après il s'inscrirait aux beaux-arts. Très doué en dessin,

peinture, arts plastique, un doux rêveur créatif. Mathias, 14 ans, était plus tourmenté, plus terre à terre aussi. Son truc à lui, c'était la nature, le grand air, les grands espaces. Il avait besoin de courir, s'évader, s'éloigner des autres, prendre le large. Il ne tenait pas en place.

Élise adorait ces deux-là. Elle les avait tellement désirés ! Elle les avait beaucoup écoutés quand ils étaient à l'intérieur d'elle-même. Elle n'aurait jamais voulu les lâcher. Elle avait adoré être enceinte ; les porter les sentir, les entendre. Le plus difficile avait été l'accouchement. Les faire sortir d'elle-même pour les faire entrer dans ce monde ; si terrifiant, si violent, si cruel... si passionnant ! Élise savait bien que si elle les avait tant attendus, c'était pour les voir vivre, grandir. En cela, ils lui donnaient ce qu'elle avait voulu. Ils étaient tellement différents l'un de l'autre ! Tellement eux, chacun. Et pourtant, le moule était le même. Étrange ça, non ?

Aussi, Élise possédait un chien ; Etoile, il s'appelait. Elle l'adorait. Mais pouvait-on vraiment aimer un être qu'on possède ? Elle savait qu'elle était possessive en amour ; elle pouvait être étouffante, envahissante. Comment peut-on *trop* aimer ?

Alors, pourquoi ? Même si elle les aimait tous, ses enfants, son mari, son chien... Pourquoi ? Quel était ce soudain désir d'éloignement ? Sans personne qu'elle connaissait. Elle se sentait vide, vidée. Trop de routine peut-être. Besoin de prendre le large, de tout et de tous.

Élise était décidée. Elle allait faire une croisière parce que c'était un rêve qu'elle nourrissait depuis toujours. Pour cela, il faudrait d'abord prendre l'avion pour s'envoler vers sa destination avant d'embarquer sur le navire. Elle n'avait jamais pris ni l'avion, ni le bateau. Elle ignorait si elle allait avoir le mal de mer. Le mal de mère,

elle l'aurait. Elle choisissait de laisser tous ses amours. Donc, assurément, elle l'aurait. Mais il le fallait. Pour des raisons indicibles, presque méconnues d'elle-même. Il le fallait.

Elle savait qu'une coupure lui était nécessaire. Alors qu'allait-elle emporter dans sa valise ? Il lui paraissait important de lister le superflu pourtant essentiel, pour savoir la place qui lui resterait pour tout ce qui n'était pas essentiel et néanmoins indispensable.

Voilà, en décidant de partir, elle laisserait derrière elle, ce qui était lourd parfois ; elle garderait l'essentiel..

D'abord, ses boucles d'oreilles. Toutes ses boucles d'oreilles, pour qu'elle puisse en changer tous les jours. Surtout, ne pas en laisser, pour ne pas regretter d'avoir oublié la paire que, justement, elle aurait voulu porter ce jour-là. C'était quand même un problème car elle en possédait au moins une centaine de paires.

Mais, elle se refusait catégoriquement d'avoir à choisir. Donc, elle les prendrait toutes.

Elle amènerait aussi quelques CD. Depuis quelque temps, elle n'écoutait plus rien. Et pourtant, ils l'avaient tellement accompagnée dans sa vie, les Reggiani, Gréco, Escudero, Brel, Ferrat, Renaud et tant d'autres. Tous ces chanteurs poètes qui savaient dire les maux qu'elle éprouvait Elle. Ils seraient du voyage et elle les écouterait encore et encore.

Oui, bien sûr, il y aurait quelques bouquins. Elle était passionnée de lecture. Peut-être amènerait-elle *Le Parfum* de Süskind qu'elle avait adoré. Elle se souvenait surtout de l'atmosphère étrange de ce roman. Cette ambiance glauque, sombre et morbide... Comment oublier ce nez fou ? Pourtant, elle avait un peu perdu l'histoire, mais pas les odeurs qui s'en échappaient.

Cela lui rappelait qu'un nez, ça sert à sentir. Sentir l'air du temps, des oiseaux et de la nature. Sentir les autres. Tout se mélangeait dans sa tête : son regard sur le monde et ses odeurs. Sentir le monde. Ça sentait quoi le monde ? Ça dépendait des jours. Il y avait les jours où la pluie dégoulinait sur son visage. C'étaient les jours où ça sentait mauvais, où l'air du temps était gris. Les oiseaux ne chantaient plus. Même son chien, Etoile, qu'elle aimait tellement, sentait le *chien mouillé*... Élise n'aimait pas l'odeur du chien mouillé parce qu'il était froid. L'animal voulait se blottir dans ses bras pour la consoler de son odeur de chagrin. Lui, il savait, il connaissait les odeurs. Il savait qu'il y a des jours avec, et des jours sans.

Sinon, il y avait aussi les matins ensoleillés. Les matins où, dès qu'elle posait le pied à terre, elle avait envie de danser. Les matins où même le chien Etoile frétillait de bonheur. Il flairait l'air du temps et ça sentait bon. C'étaient les matins où ça sentait les fleurs, les arbres et la lumière.

Et ce matin, même si c'était embrumé, c'était matin joyeux, matin lumineux, matin ensoleillé.

Élise s'égarait dans ses pensées. Il fallait qu'elle se concentre à nouveau sur les choses essentielles qu'elle transporterait dans ses bagages.

Concernant les bouquins, elle se disait qu'elle irait sans doute en choisir un à la bibliothèque. Elle aimait tellement cet endroit magique où s'empilaient tant d'auteurs, tant d'ouvrages, tant d'histoires de vie ! Dans une autre existence, si elle avait pu changer, elle serait devenue bibliothécaire. Mais elle savait que malgré cette passion des livres et de la lecture, elle était trop ignorante pour exercer cet emploi. De toute façon, il était trop tard pour changer

de métier... Peut-être avait-t-elle tort ? Elle se disait aussi que si elle lisait plus, et plus vite, elle pourrait postuler pour faire partie du jury du *livre Inter*. Elle adorerait ça, accéder à cet univers littéraire.

Elle avait enfin dressé l'inventaire des choses superflues et pourtant indispensables : toutes ses boucles d'oreilles, quelques CD, bouquins... Ah, oui, évidemment, un cahier et des stylos. Elle aurait des choses à raconter, puisque c'était le voyage de sa vie ! Élise savait ce qu'elle amènerait et ceux qu'elle n'emporterait pas.

Le tout était à présent de leur annoncer. Le dire à Paul et aux enfants. Demain, elle allait contacter une agence de voyage. Il fallait qu'elle soit précise. Qu'elle n'ait pas l'air de flancher ou de trembler en leur annonçant. Là, ce soir, cette nuit, elle savait qu'elle allait se torturer l'esprit. Comment allaient-ils le prendre ? Elle se ferait les questions et les réponses cent fois. Cela ne changerait rien à sa décision, elle le savait. Ça serait comme ça. Il fallait que ce soit comme ça...

Elle avait fini par s'endormir et s'était réveillée avec le souvenir d'un rêve bizarre qui l'avait mis mal à l'aise. Elle s'était trouvée là, assise auprès de Vincent Van Gogh, assistant à ce moment de folie où il s'est coupé l'oreille. Elle voulait l'empêcher, mais trop tard ! Elle vit la scène : l'oreille tombée, Vincent hurlant de douleur et de folie. Elle se précipite, ramasse l'oreille ensanglantée, propose à Van Gogh de la recoller : « Allons, Vincent, peut-être avez-vous entendu tellement d'horreurs pour vouloir vous débarrasser de vos oreilles ; mais il y a d'autres moyens d'agir. Vous ne pouvez pas vivre ainsi "désoreillé" d'un côté. Écoutez, j'ai avec moi du fil et une aiguille et on va raccommoder tout ça. »

Et Vincent de rentrer dans une colère noire. « Mais qui êtes-vous pour vous mêler comme ça de ma folie ? Laissez-moi vivre ma

liberté avec ou sans oreilles ! Laissez-moi me noyer dans mon alcool, si je le veux, Je vous déteste ! Partez ! Courrez ! Oubliez-moi ! Laissez-moi peindre, avec ou sans oreilles ! » C'est à ce moment qu'Élise s'était réveillée, bouleversée par cette rencontre improbable. Elle, pour qui porter des boucles d'oreilles était essentiel dans sa vie, ce remue-ménage cérébral avait de quoi la perturber. Finalement, elle se félicitait d'avoir toujours ses deux oreilles.

Quelque peu déstabilisée, Élise décida d'aborder son projet avec les siens dès le petit déjeuner. Rien ne s'est passé comme elle l'avait imaginé. Bien sûr, ils avaient été surpris.

Néanmoins, Paul avait réagi avec sa légèreté et son flegme habituels. Les enfants avaient été plus dubitatifs. Du genre : « Pour une fois qu'un voyage se profile, tu es gonflée de ne pas vouloir le partager avec nous ! ». Mais Paul avait arrondi les angles : « Maman a besoin de prendre l'air. Laissons-la tranquille. On sera heureux ici tous les trois. » Du coup, elle en éprouvait presque de la colère. Il ne cherchait même pas à la retenir ; presque comme si ce projet l'arrangeait. Elle éprouvait un sentiment étrange d'abandon, comme s'il ne tenait plus à elle. Elle était tordue quand même... Elle avait appréhendé une réaction culpabilisante qui ne vint pas. Résultat, elle était insatisfaite... Pourtant, elle connaissait Paul. Elle savait son amour. A ce titre, il l'avait toujours écoutée et respectée. Elle savait bien qu'ils n'avaient jamais dû composer tous les deux. Ils n'avaient jamais empiété l'un sur l'autre. Soit, ils avaient les mêmes envies, désirs, projets ; soit, ils n'étaient pas sur la même longueur d'onde. Mais chacun respectait la voie que l'autre avait choisie. Le cas contraire aurait rendu mutuellement leur vie difficile. Chacun le

savait sans se le dire, de manière intuitive. Alors, pourquoi s'était-elle interrogée sur ce projet qui n'appartenait qu'à elle, pas à lui ? Comme si finalement, elle aurait aimé avoir des chaînes. Elle percevait bien là que c'était elle qui se les créait.

A présent, plus de barrières. Elle pouvait le faire ce voyage. C'était flippant ! Absolument flippant ! Plus rien ne la retenait ici. Elle avait pris ses billets pour l'avion et sa croisière. Elle décollerait de l'aéroport Charles de Gaulle à Paris pour Bergen le 2 juin. Retour le 22. Un mois d'attente entre ce voyage et aujourd'hui. C'était à la fois très court et très long. Que penseraient les amis, les collègues : partir vingt jours sans son mari, ses enfants... Peu à peu, le jour du départ approchait, inévitablement.

Cette attente était à la fois haletante, palpitante, angoissante, culpabilisante... C'était tout, sauf reposant !

« Alors ce voyage, c'était comment ? ». Elle ne voulait pas raconter. Ce matin, trois semaines plus tard, partant au travail, Élise portait ses boucles d'oreilles turquoise. Ses préférées. Les bleues turquoise. Bleues comme le ciel et la mer de Norvège.

Nicole F.

Oncle Gallien et tante Violette

Nos voisins, de jeunes retraités pleins de fantaisie et de gaieté, accueillait chaleureusement chaque été, les trois enfants de leur neveu William.

Au cours d'une soirée festive où nous nous étions réunis, Violette nous relata avec enthousiasme, le récent séjour des enfants : Amélie, l'aînée, âgée de 10 ans et ses frères jumeaux, Julien et Enzo, 7 ans. Les tout premiers jours de leur arrivée, Amélie, très bavarde, s'était fait houspiller à la table familiale par Julien et Enzo, exaspérés qu'ils étaient de l'entendre déverser des flots de paroles :

— Eh ! Millie, c'était son petit nom, c'est à nous de parler !

Amélie, plus hardie physiquement que ses frères, persiflait :

— Eh ! vous deux, vous êtes des poules mouillées, na ! Moi, je sais monter aux arbres, na !

Et Julien de lui répondre, narquois :

— Et toi, essaie un peu de te battre avec nous, tu n'en es pas capable, voilà !

Piquée au vif, notre orgueilleuse Amélie lui avait tiré la langue.

Gênée, Violette avait alors réprimandé la fillette :

— Voyons, Millie, ne sois pas si injuste avec Enzo et Julien !

Compassant, Gallien était intervenu pour apaiser les enfants ; son astuce consistait à leur narrer des histoires de grenouilles qui laissaient les enfants béats d'admiration.

Les trois enfants, tout en se chamaillant quasiment chaque jour, se régalaient chez leur oncle Gallien et leur tante Violette. Sur le vaste terrain, ils profitaient superbement du plein air, du trampoline, de jeux divers.

Ils avaient aussi, à l'instigation de Violette, monté une pièce de théâtre avec comme personnages, le capitaine du bateau et deux mousses.

Les disputes s'étaient enchaînées, Amélie criant haut et fort qu'étant l'aînée, ce serait elle « la » capitaine :

— Et puis d'abord, en classe, le professeur m'assure que j'ai un tempérament de cheffe, que plus tard, je saurai diriger mes employés.

Son frère Enzo, courroucé, répliquait :

— Ouais, c'est toujours toi qui commandes, moi j'en ai marre marre marre ! Si c'est comme ça, je joue plus !

Julien, malin, lui avait glissé à l'oreille :

— T'en fais pas, Enzo, on va lui faire voir qui est le plus fort à Millie, écoute un peu.

Les deux jumeaux avaient fini par céder à leur sœur :

— Bon, c'est d'accord Millie, tu seras la capitaine.

L'oncle et la tante avaient bien remarqué que les garçons échangeaient des mimiques en éclatant de rire, chuchotant des « chiche », mais avaient préféré, discrets, ne pas s'en mêler.

Amélie, installée derrière un volant déniché au grenier, revêtue d'un vieux costume de marin et coiffée d'une casquette avec galons, avait intimé des ordres à ses deux moussaillons, ainsi qu'elle nommait les jumeaux.

Soudain, le public (l'oncle, la tante et les jumeaux), entendirent un cri d'effroi :

— Maman, au secours, Violette, Gallien, un serpent, là, sous mon siège !

Amélie, au comble de la frayeur, tremblait de tous ses membres.

Paniqués, Gallien et Violette accoururent pour secourir la fillette, submergée par la panique, affalée sur son siège de capitaine du navire.

Ce n'était, vous vous en doutez, lecteurs, qu'une de ces farces et attrapes lancée par les jumeaux, animés par un esprit de revanche sur leur grande sœur.

Les jumeaux étaient hilares : ils étaient victorieux ! Tandis qu'Amélie, réconfortée par Violette, reprenait courage et vivacité et, bonne joueuse finalement, se mit à rire à son tour.

Ce fut là le seul incident notable du séjour, cette farce que les jumeaux n'ont de cesse, depuis, de raconter à leurs copains, en y ajoutant des détails exaltants sur la réussite du plan qu'ils avaient mijoté.

L'oncle Gallien conduisait une *Renault Twingo*. Très intéressé par la mécanique automobile, il possédait aussi une antique 2 CV et s'était délecté en expliquant aux enfants, éblouis par un tel récit, comment il avait réussi à la transformer en un engin plus moderne.

Et les enfants de lui poser mille et une questions, et de lui confier aussi, les secrets qu'ils ne voulaient pas révéler à leurs parents.

Julien, le plus espiègle des trois, s'était moqué de leurs parents, lesquels, disait-il, « ne sont pas foutus de changer une roue ».

Enzo, le plus sensible, avait fondu en larmes, tandis que l'oncle Gallien, indigné, avait ordonné à son frère de s'excuser tout de suite.

Brave garçon, Julien s'était exécuté, non sans rechigner, et Amélie avait consolé Enzo.

L'oncle Gallien, ému, mal à l'aise, regrettait de s'être emporté.

— L'incident est clos mes enfants. Allons, venez, une surprise vous attend ; voyez-vous, plus loin, dans mon autre terrain, j'ai dissimulé un trésor.

Intrigués, exaltés, se bousculant tour à tour, les jumeaux de s'exclamer :

— Ah oui, oncle Gallien ? C'est quoi ? C'est quoi ?

— Ah ça, répondit l'oncle, à vous de deviner, chut, chut, fit-il devant la mine déconfite des gamins, et cela, dès demain. Allez, ouste ! maintenant, à table, votre tante s'impatiente.

Le lendemain ou quelques jours plus tard, précisa Violette, alors que l'après-midi touchait à sa fin et que les enfants étaient lassés de jouer, l'oncle Gallien leur proposa de marcher jusqu'à son fameux terrain, celui où se trouvait son « trésor ». A l'ordre énoncé par leur oncle — « Allez, en route, mauvaise troupe ! » - les enfants s'esclaffèrent. Pleins d'allégresse à la perspective de ce qu'ils allaient découvrir, ils jacassaient tout au long d'un petit sentier tortueux bordé de figuiers, trébuchant sans se plaindre sur les nombreux cailloux disséminés çà et là. Au passage, ils humaient les arômes des plantes aromatiques, amoureusement cultivées par leur tante Violette.

Les voici à présent arrivés dans un champ où les coquelicots jettent des notes joyeusement colorées. Apercevant une vieille bâtisse, l'oncle leur annonce fièrement :

— Le voici, mon royaume secret !

Décus, les enfants protestent bruyamment :

— Mais, oncle Gallien, tu nous as trompés, y'a rien à voir, s'exclament, dépités, Amélie et les garçons.

Et, dévorés de curiosité :

— Comment on entre là-dedans ? Et quand ?

— Ah ! répond l'oncle, ravi. Pas aujourd'hui. Dès que vous aurez trouvé la solution du jeu que tante Violette et moi vous avons concocté. Rentrons maintenant, vous devez avoir faim.

L'oncle avait dit cela sur un ton qui ne souffrait aucune réplique. Les trois enfants avaient beau s'amuser volontiers avec leur oncle, ils n'en étaient pas moins respectueux de son autorité.

Amélie demeurait silencieuse, pensive. Elle réfléchissait :

— Qu'a donc en tête l'oncle Gallien ? Certes, nous lui avons confié notre désir le plus cher, mais ... mais, c'est un rêve impossible.

A la fin du dîner, tante Violette leur suggère de découvrir un nouveau jeu qui s'intitule « Le mot magique ».

De sa voix enchanteresse, elle leur en explique les règles :

— Vous prenez chacun une fiche et un crayon, et vous écrivez un mot choisi parmi toutes vos activités de ces derniers jours, ou si vous voulez, le nom d'un plat dégusté chez nous.

— Miam, ne peut s'empêcher de dire Julien, fin gourmet, en se léchant la langue au souvenir d'un délicieux gratin.

Tante Violette lui sourit, heureuse d'avoir suscité autant d'intérêt.

— Bien, ensuite, ajoute-t-elle sur un ton mystérieux, Julien, Enzo, Amélie, chacun à votre tour, vous prononcez tout haut, oui, toi aussi, Enzo, tu n'as aucune crainte à avoir mon chéri (Enzo étant le plus intimidé des trois, il affiche une mine attristée), vous prononcez ce mot et, et... attention, vous énoncez à haute voix, l'une des lettres de ce mot.

— Tante Violette, je n'ai pas compris, dit Enzo, larmoyant.

Violette, pédagogue, donne donc un exemple avec le mot « voiture », et cette fois, tous ont compris.

Les enfants, très attentifs, font le choix des lettres suivantes : A C G I M N P. Violette et Gallien, pendant tout ce temps, échangent des clins d'œil malicieux.

Puis Violette :

— Avez-vous trouvé le mot magique ? Toi, Enzo ? Julien ? Millie ?

Amélie, rougissante :

— *Camping* ?

— OUI ! s'exclame l'oncle qui la félicite. Camping, BRAVO Millie ! Amélie se rengorge de fierté.

— On se déplace comment quand on va camper ? questionne l'oncle.

— En voiture, avec la caravane, crie l'un.

— Pas tout à fait exact, nuance Violette.

Julien et Enzo qui se concertaient et chuchotaient à l'oreille l'un de l'autre, hurlent tout à coup :

— en CAMPING-CAR !

— MAGNIFIQUE, Julien, Enzo, Amélie ! s'exclament en chœur Violette et Gallien. Vous avez gagné une balade en camping-car avec nous !

Les enfants, dans une effusion de joie, sautent partout, embrassent tout le monde, parlent tous ensemble.

Tout devenait limpide : le « trésor » de l'oncle Gallien, c'était son camping-car, bien caché dans une vieille et mystérieuse bâtisse.

Ce voyage en camping-car dont les enfants avaient tant rêvé qu'ils en avaient parlé à l'oncle Gallien, Violette m'en décrivit sans se lasser et pour mon plus grand plaisir, toutes les péripéties au fil des jours qui suivirent notre mémorable soirée.

Roselyne Mazzocco

La Fin des ogres

Il était une fois, dans une contrée lointaine, un ogre vil et repoussant. Il avait sur tout le corps des abcès purulents et suintants : ils lui parcouraient la peau tantôt en chapelets, tantôt en grappes. Les pustules donnaient à son épiderme un aspect granuleux, boursoufflé, lui colorant la couenne de différentes nuances de vert. Un crin noir, épais, couvrait son cuir visqueux et proliférait par touffes. Il émanait de sa carcasse une odeur putride de charogne. L'abjecte créature vivait dans la partie la plus dense et la plus sombre de la forêt.



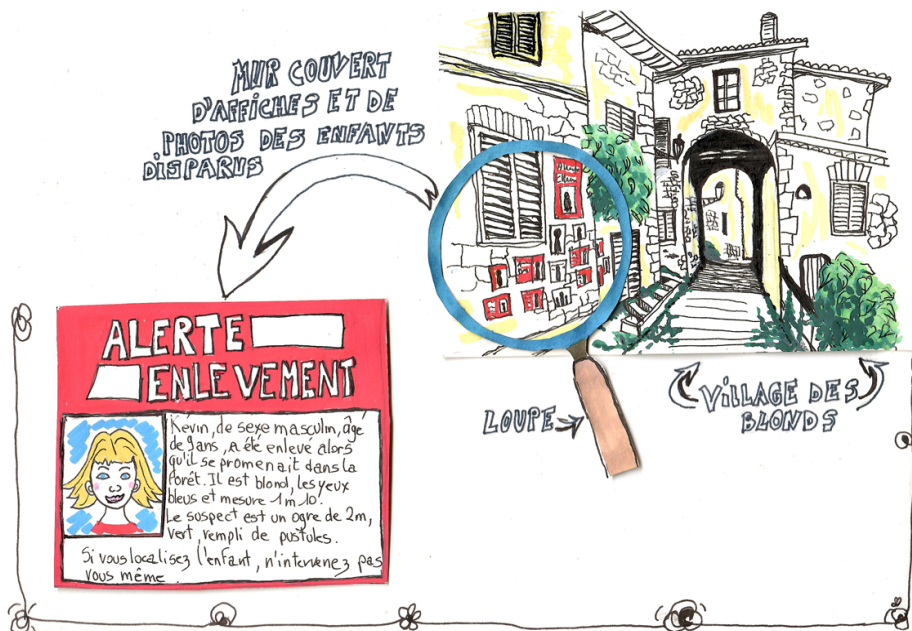
Le fumet et la touffeur démoniaque de son être étaient excessivement malaisants et se répandaient sur plusieurs lieues.

Comme tout ogre qui se respecte, il se nourrissait d'enfants. Les garçonnets blonds étaient ses préférés. Leur chair fine et délicate fondait délicieusement sous sa langue râpeuse et cloquée. Les os fins et tendres craquaient agréablement sous ses dents pourries. Le démon verdasse montrait une vénération lubrique pour les cheveux

fins et soyeux des malheureux garçons : il ne se lassait pas de les regarder briller à la lumière du jour. Ils ondoyaient sous l'effet du vent, semblables à une rivière d'or coulant paisiblement.

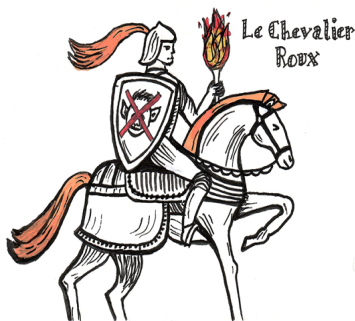
Il les contemplait avec un plaisir coupable longuement, très longuement jusqu'à l'étourdissement. Puis, il dévorait le garnement. Il chérissait le cerveau qui avait, en fin de bouche, un irrésistible petit goût acidulé de bonbons aux agrumes.

Proche du repaire de l'affreux, se trouvait un village. Par sa faute, les rues si passantes et animées étaient devenues désertes. Les rires des enfants avaient disparu au grand désespoir des parents, les villageois. Les hommes du bourg tous blonds, autrefois des paysans robustes,



la peau tannée, durcie par le soleil travaillant la terre avec fierté, étaient devenus des loques, des alcooliques et de gros consommateurs de kleenex.

Les femmes, leurs compagnes, blondes, elles aussi, toutes des prix de beauté, jadis coquettes, gracieuses et fertiles, étaient devenues obèses, vilaines et sans joie. Elles restaient dans les chaumières s'occupant sans envie de leur intérieur, reprochant aux hommes dans un langage fleuri et fort imagé de ne rien tenter pour retrouver leurs fils tant aimés.



Un jour de printemps, un chevalier en armure se présenta. Il semblait brave et avait fière allure sur son destrier. Il avait entendu parler du village, vidé de ses têtes blondes, et du tourment des familles. Sa propre bourgade avait connu le même sort. Il était gamin, à l'époque. Tous ses amis avaient été traqués, raptés et

dévorés par un ogre mangeur d'enfants roux. Par un hasard heureux ou pas, il avait échappé au monstre.

Dans son souvenir, le monstre mesurait plus de deux mètres. C'était un être immonde et dégoûtant. Sa peau eczémateuse et verdâtre était flasque presque liquide. Le colosse était gras, difforme, un crin noir et épais proliférant par touffes incohérentes et disharmonieuses sur son cuir malade. De son corps émanait une odeur de pieds mycosés, infectés, et de déjections. Il vivait dans les profondeurs du bois,

là où les rayons du soleil ne pénètrent pas. Les relents et l'aura diabolique de son être étaient extrêmement dérangeants et se diffusaient sur plusieurs lieues.

La brute mangeait les garçons et les filles, cela lui était égal, pourvu qu'ils soient roux.

Ce que le cavalier savait moins, c'est que le géant vert avait un penchant prononcé pour la chair fine et délicate de ses petits copains : elle fondait délicieusement sous sa langue aphteuse et crevassée. Leurs os fins et tendres craquaient agréablement sous ses dents gâtées. L'envoyé de Satan avait adoré regarder leur peau laiteuse, souple et soyeuse, très souvent criblée d'éphélides, brillantes et flamboyantes sous l'effet du soleil telles des milliers de grenats, d'ambres et de rubis scintillant sous l'astre radieux.

Sous emprise, il l'avait contemplé avec délectation longtemps, très longtemps jusqu'à l'enivrement. Puis, il avait avalé le chenapan.

L'horrible bouc à l'odeur insupportable de pieds moisis avait développé une obsession pour les cerveaux de ses malheureuses petites victimes car ils avaient, en fin de bouche, un merveilleux goût édulcoré de caramel tendre au sel de Guérande. L'ogre en était fou.

En ce temps-là, un artilleur à l'épaisse tignasse brune était apparu dans son village. Il avait pourchassé le satyre à la peau verte pendant des mois et l'avait anéanti à coup de boulets de canon et de trébuchet. Ce fut une vraie boucherie !

Désormais adulte, animé par une soif inassouvie et inétanchable de vengeance, le preux chevalier à la toison couleur rouille parcourait la contrée par monts et par vaux à la recherche de géants mangeurs de marmots.

Le chevalier roux souffrait de ce passé traumatique et gardait un souvenir très amer de son enfance. A l'origine de plusieurs agressions d'ogres dans tout le pays, il avait acquis une réputation de tueur sadique sans aucune pitié. Il était surnommé « l'incinérateur » : il pouvait mettre le feu à tous les formats de créature : les grands, les petits, les bedonnants, les filiformes... Qu'importe la texture : granuleuse, visqueuse, huileuse, sèche... Qu'importe le nom : Grendel, Barbe bleue, Grangousier ou Shrek... N'importe quand, n'importe comment, par tous les temps.

Ainsi, dans le village de blonds, le gentilhomme à la chevelure rouge sang et à l'incandescence renommée rassembla sur la grand-place les villageois qui tenaient encore debout. Deux vieillards, trois prépubères et un unijambiste se portèrent volontaires.

Ils s'équipèrent de fourches et de manches de pioche pour se protéger en cas d'attaque, de torches pour continuer de cheminer la nuit et pour allumer le brasier qui consumerait, le moment venu, le vilain. Puis, la troupe de béquillards et d'adolescents boutonneux à la voix éraillée prirent le chemin à travers les bois à la recherche de l'ignominieux.

Guidés par l'insupportable odeur de cadavre en décomposition, après plusieurs jours de crapahutage éreintant, la compagnie trouva le refuge de l'anthropophage.

L'endroit était un immense ossuaire à ciel ouvert. Les restes des pauvres enfants blonds ainsi que d'animaux de tout poil étaient entassés sur plusieurs strates. Au milieu du champ d'os, se trouvait l'abri : le bâtfeur immonde avait établi son logis dans un trou profond qu'il avait recouvert de branchages, de boue et de vase. Une fente étroite faisait office d'entrée

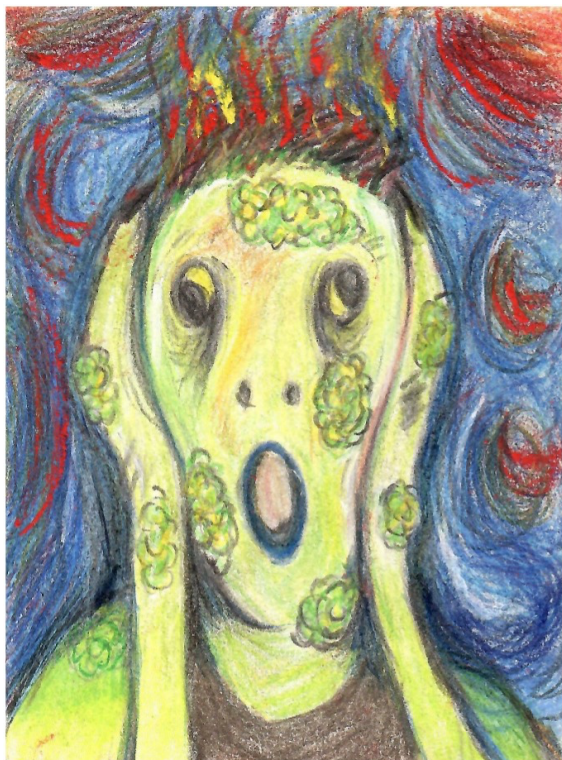




Pendant deux jours, mené par une main de fer et sans se reposer, le bataillon bancroche ramassa tout le bois mort, bûches, branches, feuilles mortes, mousse sèche, écorces d'arbre... dans le périmètre du gourbi. Tout ce qui pouvait brûler vite et fort était rassemblé. Ils déposèrent les matériaux sur et à proximité de l'abri, comblèrent l'accès avec les plus gros morceaux et allumèrent plusieurs foyers tout autour. L'immense tas prit feu rapidement : des flammes de plusieurs mètres de haut d'un rouge incandescent, d'un jaune flamboyant et d'un pourpre brulant étaient visibles des villages environnants.

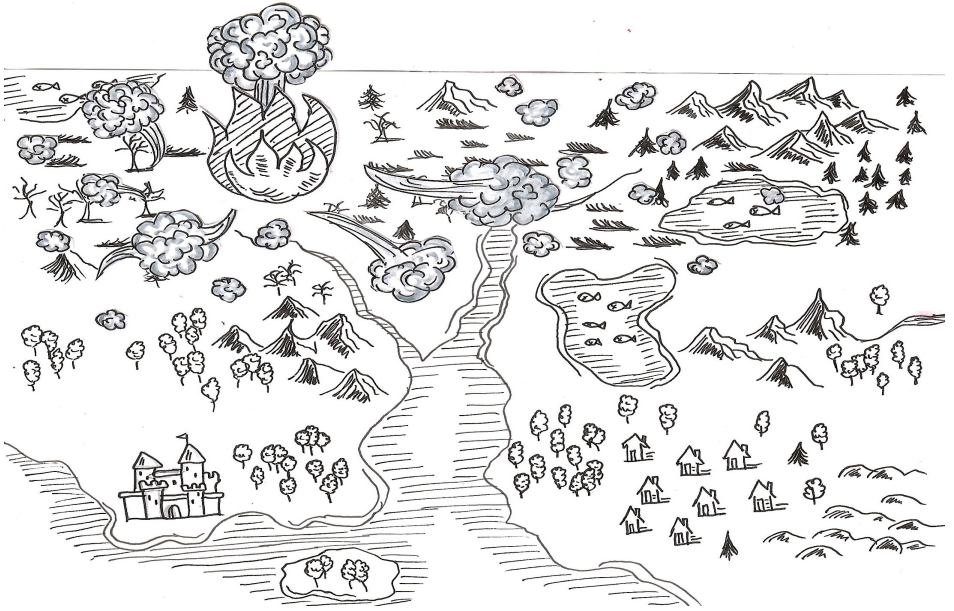
L'ogre, qui dormait jusqu'alors d'un sommeil lourd et profond, se réveilla à grand peine.

Après des grognements d'inconfort, quelques quintes de toux, on entendit des vociférations stridentes, suraiguës comparables au son d'une fourchette qu'on passe avec insistance au fond d'une casserole



en inox, celle d'un archer débutant sur un violon désaccordé, d'un ongle sur un tableau noir, du cri d'alerte de la marmotte olympique signalant un danger à ses congénères, de la protestation d'un chat dont on aurait écrasé la queue par maladresse... Bref, des cris !

En plus du vacarme, une odeur âpre et nauséabonde se dégagea du bûcher et s'étendit dans toute la forêt. La sylve se couvrit d'un voile dense et noirâtre plongeant les environs dans l'obscurité. On n'y voyait plus à deux mètres !



Sous l'effet du souffle putride, les fleurs fanèrent instantanément, les feuilles des arbres se teintèrent d'ocre, certaines pourrirent sur place. Des conifères tombèrent comme sous l'effet d'une tornade. Les eaux des lacs et des étangs se chargèrent d'une boue épaisse et impénétrable. Tout ce qui s'y trouvait flotta instantanément, ventre à l'air. Les animaux pouvant se déplacer fuirent en rampant, courant, sautant, volant. Ceux qui ne pouvaient pas se cachèrent, se terrèrent, beaucoup moururent.

Les membres de l'escadron vengeur écœurés, au bord de l'évanouissement, pleuraient, appelaient leur maman, vomissaient

tripes et boyaux pendant qu'ils luttèrent avec force pour ne pas devenir fous. Ils restèrent près du brasier malgré la douleur et le désespoir, leur envie d'en découdre avec le misérable croque mitaine étant plus forte.

Après quatre jours, les cris cessèrent, enfin. Les membres du commando s'employèrent, à d'innombrables reprises, à remettre du bois dans le feu afin qu'il continue de brûler, brûler et brûler encore... jusqu'à ce qu'il ne reste rien de la bête. Un ogre, c'est malpropre, couard, soupe au lait, d'une perversité et d'une cruauté sans limite ; c'est bien connu. Mais c'est aussi geignard, résigné, ça brûle mal et, quand c'est en feu, ça fait beaucoup de fumée ; ça, on le sait moins.

Sur le chemin du retour, au bord de la décompensation et du malaise, atteints de surdité, la peau brûlée, les champions avaient énormément souffert : les vieillards étaient encore plus décrépits, plus courbés et plus ridés, les adolescents souffraient d'un vieillissement précoce. Leurs cheveux étaient devenu blancs, leur visage était creusé, des cernes profonds, noirs entouraient leurs yeux. Leur corps tremblait comme les feuilles d'un peuplier sous le vent d'autan. L'unijambiste, quant à lui, n'avait toujours qu'une seule jambe.

Pourtant amoindris, amaigris, au seuil de la mort, un puissant sentiment de satisfaction, d'accomplissement et de fierté pénétrait les sept valeureux incendiaires. Ils se félicitaient de leur exploit ; contre toute attente ils avaient procédé avec le professionnalisme de mercenaires, le salaire en moins. Ils se révélèrent méthodiques, froids, d'une efficacité redoutable.

Mais de leur action salutaire et très attendue, découlèrent de nombreux dégâts collatéraux : la forêt était sinistrée ; les ressources biologiques seraient inexistantes durant plusieurs décennies ; la pollution des milieux aquatiques était sans précédent et, fort probablement, un autre trou dans la couche d'ozone était déjà en formation... Bref, lorsque les vainqueurs arrivèrent au bourg, ils furent acclamés, ovationnés par les contadins ahuris par la nouvelle. Le titan, qui les avait malmenés si longtemps et si durement, était mort.

On fit une grande fête : des troubadours, des jongleurs et des cracheurs de feu s'emparèrent des lieux, un banquet fastueux fut installé sur la place principale, des joutes furent organisées pour fêter la vaillance, l'abnégation et le dévouement des héros. Tous mangèrent, dansèrent et burent plusieurs jours durant. La joie et l'allégresse envahirent de nouveau les rues de la petite bourgade. Les villageois retrouvèrent leurs activités et firent plein de bambins à la chevelure peroxydée.

Plus tard, des statues à l'effigie des valeureux pieds nickelés furent érigées dans tout le pays célébrant leur courage, leur détermination et leur opiniâtreté. Des chansons, des odes, des comptines et des contes furent imaginés. Pendant plusieurs siècles, on raconta et chanta les péripéties et le triomphe de l'équipe de canards boiteux qui terrassa le monstre pervers et cruel à la voix de crécelle. Malheureusement, cette histoire n'eut pas qu'une fin heureuse. L'impasse fut faite sur le syndrome du survivant que les enfants qui n'avaient pas été choisis par le méchant avaient développé, ainsi que sur le trouble de stress post-traumatique, dit *TSPT*, des adolescents

qui avaient participé à l'ogricide. Sans évoquer l'unijambiste qui pleura jusqu'à son dernier souffle son membre manquant. Les annales ne le mentionnèrent pas non plus : les pépés guerriers



vécurent le peu de vie qu'il leur restait dans l'indigence et le dénuement, totalement délaissés. Ils s'éteignirent dans des conditions de vie épouvantables. Quant au chevalier roux, pyromane notoire, il erra dans la contrée et par-delà pendant plusieurs années. Il finit sa vie sans le sou, complètement fou. Son corps fut retrouvé dans la forêt, à moitié calciné. Autour de lui, des torches et les restes d'un bucher mal allumé. N'est pas expert en feu qui veut.

Le ou les auteurs de l'homicide ne furent jamais identifiés. Tabou il y eut aussi sur la catastrophe écologique causée par la crémation du vilain et du réchauffement climatique qui en résulta.

Surtout, il fut tu que, pendant très longtemps, les enfants souffrant de maladie, malheureux ou juste un peu soucieux, entendaient à la nuit tombée, dans leurs rêves les plus affreux, les cris d'agonie de l'ogre bouffeur de morveux. Que d'autres, atteints de morbidité, mal dans leur peau ou juste un peu tristes, percevaient, à la nuit tombée, dans leurs rêves les plus sinistres, les râles de désespoir, mêlés d'injustice de l'unijambiste.

Virginie
(récit & illustrations)

Quand Joséphine rencontra Sam

Trois jours avant, Joséphine était montée dans sa chambre, en claquant la porte, une fois de plus. C'était toujours la même chose avec son père : elle lui demandait la permission de sortir, il disait non sèchement, elle contestait, ils se disputaient.

Louis, un de ses camarades de classe, organisait une soirée dans une petite salle de quartier qu'il avait louée, tout près.

Joséphine venait d'en parler à ses parents, mais elle avait avoué qu'il n'était prévu aucun adulte pour accompagner les jeunes et les surveiller. *Surveiller* était bien le mot qu'avait employé son père quand il lui avait posé la question. Zut ! Elle aurait dû mentir ! Ce fut un non catégorique !

Et ce n'était pas la première fois ! Elle n'avait encore jamais eu la permission d'aller danser avec ses amis ! A quinze ans, tous ses camarades de classe avaient déjà eu le droit de faire la fête, pas elle. Évidemment, leurs pères n'étaient pas des militaires raides, autoritaires et obtus !

« C'est pour te protéger », disait-il !

« Tu parles ! Aucune discussion possible, il veut juste me contrarier », pensait Joséphine.

Elle en était là de ses ruminations quand elle perçut le tintement léger d'un SMS. C'était Sam. Instantanément, son humeur changea.

Elle se sentait mieux tout à coup. C'était grâce à son oncle Jean Marie qu'elle connaissait Sam. Joséphine allait de temps en temps rendre visite à sa tante Estelle, la sœur de son père ; elle l'aimait beaucoup car elle l'écoutait et souvent la consolait lors de ses disputes avec son frère. Joséphine lui demandait même parfois de plaider sa cause auprès de lui, mais cela n'avait jamais marché !

Sam meublait ses pensées depuis quelques mois. Son oncle était menuisier-ébéniste. Souvent, il prenait des jeunes en formation. Un jour, il lui avait dit : « Je viens d'avoir un jeune en apprentissage, très sympathique. Il s'appelle Sam. Il t'a vue un jour que tu étais venue voir ta tante. Depuis, il m'a souvent parlé de toi ! » Il avait ajouté : « Tu as dû lui plaire : il m'a demandé si tu accepterais de lui donner ton numéro de téléphone ! »

Joséphine aurait voulu venir le rencontrer et le lui donner directement, mais son oncle rétorqua que, malheureusement, ce n'était plus possible, le père de Sam venant de changer de travail, la famille avait dû déménager très vite. Curieuse et flattée, Joséphine dit oui à son oncle sans hésiter. C'est ainsi qu'un jour, elle avait reçu un premier message et, depuis, ils discutaient ensemble régulièrement, par SMS uniquement.

Elle les attendait ces messages et lui en envoyait souvent. Il était devenu son confident, elle lui racontait ses joies et aussi ses peines. Peu à peu, elle s'attachait à lui ; s'il restait deux jours sans lui écrire, elle se demandait pourquoi, et s'inquiétait : il ne s'intéressait plus à elle ? Il ne l'aimait plus ? Il était devenu son « petit ami », comme elle disait ; elle ressentait un grand plaisir dès qu'ils communiquaient.

Elle désespérait de le rencontrer. Chaque fois qu'elle le lui demandait, il disait non, sous divers prétextes, lui promettant : « Bientôt... », « Oui, oui, je vais essayer... », « Peut-être... » Joséphine piétinait, enrageant de ces reports continuels.

Elle avait parlé de lui à sa sœur, Clara. Celle-ci, à 19 ans, avait le droit de sortir ! Joséphine l'enviait ! Parfois, sa sœur lui prêtait mascara, crèmes et fard. Un jour Joséphine s'était maquillée et avait envoyé sa photo à Sam. « Tu es magnifique ! », lui avait-il écrit. C'est vrai que ses yeux verts très clairs, ses quelques petites taches de rousseur lui colorant les joues et ses cheveux tirant vers le roux, mi-longs, coupés au carré, lui faisaient un bien joli minois ; elle était sportive et svelte, les passants croisés dans la rue se retournaient déjà sur son passage. Et si elle n'aimait pas ces « horribles taches brunes », comme elle disait, ses amies riaient et lui répondaient qu'elles auraient bien aimé avoir les mêmes !

Clara lui avait conseillé de ne plus envoyer des photos d'elle. Joséphine avait dit oui, en pensant non, bien sûr ! Et elle en avait peu à peu transmis d'autres, toujours un peu plus intimes. Sam, enthousiasmé, l'encourageait à continuer en la complimentant, lui en réclamant toujours plus.

Dans sa chambre, ce jour-là, en racontant à Sam la dispute avec son père, sa colère revint. Mais peu à peu, il la calma en lui parlant, lui disant combien il aimerait la voir enfin. Elle lui dit qu'elle allait réfléchir à un stratagème pour pouvoir venir et le rencontrer. Il essaya de la raisonner, de l'en dissuader, lui promettant de lui

« rendre visite très vite ». Une fois leur conversation terminée, elle était songeuse. « Encore une promesse en l'air ! » C'était décidé, « je vais y aller, moi ! Et partir d'ici, loin de ce père insupportable ! » Elle y réfléchit le soir même.

Le lendemain matin, au petit déjeuner, elle annonça à sa mère qu'elle allait passer la soirée chez son amie Sarah, pour faire un devoir en commun. « Sa mère est d'accord, elle m'a dit de rester le soir pour le dîner ; elle m'a même proposé, si vous êtes d'accord, d'y passer la nuit ; on ira ensemble au collège le lendemain matin. »

Son père était déjà parti ; la maman de Joséphine, ayant remarqué sa déception de la veille au soir, à la suite du refus de la permission de sortie, donna son accord. (Elle connaissait les parents, Joséphine avait déjà passé des soirées chez Sarah). Joséphine monta rapidement mettre quelques vêtements et un nécessaire de toilette dans son sac et partit très vite. Elle attendrait avec impatience la fin de sa journée scolaire.

A l'heure de la sortie, elle salua comme d'habitude ses amies et prit, enfin le chemin de... sa liberté ! Enfant, ses parents l'emmenaient souvent se promener dans la forêt proche de leur domicile. Plus tard, elle avait continué, seule, à aller explorer les bois, elle aimait beaucoup ça, elle s'y sentait bien. Elle avait découvert, au cours de ces promenades solitaires, une vieille cabane isolée, assez peu visible car envahie par la végétation ; elle devait avoir été délaissée depuis bien longtemps. Elle projetait d'y passer la nuit pour profiter un peu, seule, de cette sensation d'être libre de ses désirs. De là, le lendemain elle irait retrouver Sam.

L'air était doux, une petite brise de printemps faisait bruisser les arbres, elle entendait les oiseaux dans les branches ; Joséphine appréciait ce moment de calme en rêvant à ce moment où elle allait le rencontrer. « Il va être si content de me voir ! », pensait-elle.

Au bout d'une heure de marche, elle vit apparaître, à travers les ronces, la cabane abandonnée. Elle ressentit un sentiment d'indépendance : elle était seule, libre. « Adulte ! », se dit-elle. Elle avait pris un morceau de pain et une pomme à la cantine. Quand elle les mangea, c'était comme un festin, tellement elle était heureuse !

Elle s'installa pour la nuit. Comme l'obscurité tombait et qu'elle n'avait rien de mieux à faire (elle voulait faire une surprise à Sam, ce soir, elle ne lui écrivait pas), elle s'assoupit.

Le matin, son enthousiasme était quelque peu entamé. Elle avait mal dormi, le sol était dur, elle s'était réveillée souvent au cours de la nuit. Elle avait entendu des bruits inquiétants et fait plusieurs rêves étranges, pas très agréables !

Elle n'avait plus rien à manger, ni à boire. Elle se demandait comment elle allait rejoindre la petite ville où Sam lui avait dit habiter.

Joséphine avait un peu de temps devant elle, le collègue n'appellerait pas tout de suite et ses parents ne s'inquiéteraient pas puisque, pour eux, elle était en classe. Mais l'inquiétude, au fur et à mesure que les heures passaient, commençait à la gagner, elle ne réussissait pas à imaginer comment atteindre son but. « Mais quelle sottise je suis d'être partie sans penser à ça ! » Il était 18 heures, elle aurait dû être rentrée chez elle, ses parents devaient se mettre à téléphoner partout

pour savoir où elle se trouvait. Si elle rentrait maintenant, son père entrerait dans une colère noire.

Alors, elle pensa à sa tante Estelle, sa *complice*. Joséphine était sûre qu'elle allait l'aider à sortir du mauvais pas dans lequel elle s'était fourrée. Elle se mit en route pour rejoindre la maison de son oncle et de sa tante, un peu soulagée d'avoir pris cette décision.

Quand Joséphine frappa à la porte, son oncle vint lui ouvrir. Il l'accueillit avec un grand sourire et la fit entrer. Elle lui demanda si sa tante était présente. Elle était allée faire quelques emplettes et elle ne rentrerait que dans une petite heure sans doute, « mais tu peux l'attendre ici si tu veux ». Il lui proposa un verre de jus de fruit et, pendant qu'il allait lui presser les oranges, elle envoya un SMS à Sam. Elle venait d'appuyer sur envoi quand, au même moment, le téléphone de son oncle, posé sur la table à côté d'elle, bippa. Elle vit son prénom et le message qu'elle venait d'envoyer s'afficher sur l'écran.

Interloquée, elle essayait de comprendre. Tout à coup... un grand froid l'envahit.

Son oncle était revenu, le verre de jus d'orange à la main. Il la fixait du regard. Il vit son téléphone sur la table, le texto affiché et l'air stupéfait de sa nièce. Elle avait compris ...

Son regard, si doux habituellement, devint dur. Il fit un pas vers elle.

Joséphine était paralysée, maintenant elle avait peur.

Françoise B.-R.

Un train, un jour

La gare de Toulouse Matabiau est déserte à cette heure matinale de février.

Je lève la tête vers le panneau noir du hall de gare : le Bordeaux-Vintimille de 7h20 n'aura pas de retard.

Le quai désert et froid semble s'étonner de ma présence, moi aussi, je suis soulagé par l'annonce du train entrant en gare.

Je m'écarte du bord du quai pour limiter le courant d'air glacial provoqué par l'arrivée de la locomotive et de ses 36 voitures qui s'immobilisent dans un crissement strident et une odeur de métal chaud.

L'emplacement de ma réservation, répété maintes fois, échappe soudain à ma mémoire : je ne peux m'empêcher de regarder à nouveau mon billet pour être sûr de ma destination : ne pas se tromper de train, monter dans le wagon attitré, espérer que ma place ne sera pas occupée... angoisse d'adolescent, j'ai 17 ans. Comme pour m'apaiser, le hasard de la réservation m'a gentiment attribué la voiture 17 et le siège 80 : mon âge en cette année 1980, comment oublier cela ?

Je choisis de gravir l'escalier de la voiture 21 qui vient de stopper devant moi ; il aurait été plus aisé de marcher jusqu'à la voiture 17, mais je n'ai que 5 minutes : aurais-je le temps de remonter quatre voitures le long du quai ?

Ma valise tenue devant moi, je progresse maintenant dans les couloirs des wagons encore endormis.

Certains compartiments sont masqués par des rideaux plissés le long de leurs vitres du couloir, d'autres sont plus indiscrets, comment sera le mien ? Encore deux wagons, deux soufflets à ouvrir et ce sera la fin du suspense.

Un contrôleur vient vers moi d'un pas hardi, que se passe-t-il, est-il là pour moi ? Il me dévisage, ralentit, puis sans un mot poursuit sa course vers l'avant du train.

Sur la vitre des compartiments, de petits schémas numérotés me renseignent sur les réservations ; j'y suis. Je fixe le numéro 80, au milieu de sept autres emplacements, il est sur la banquette de droite. Le compartiment est aveugle, les locataires ont tiré le rideau, cela ne m'aide pas, j'hésite.

Après une respiration, je saisis le loquet métallique pivotant qui maintient la porte coulissante et parviens à l'entrebâiller, malgré le rideau têtu.

En passant la tête discrètement dans l'ouverture, je découvre que toutes les places sont occupées : sentiments mêlés de stupeur, de colère, d'impuissance... Je referme la porte, sors mon billet de mon manteau pour vérifier, encore : voiture 17, place 80 ; mon regard détaille encore l'affichette sur la vitre du compartiment, je découvre alors mon erreur, je suis dans la voiture 18 !

Soulagé de ne pas avoir à négocier ma place réservée avec un voyageur indélicat, je rebrousse chemin et croise à nouveau le contrôleur entre les deux wagons ; cette fois, il me demande mon titre de transport que je lui tends volontiers, sûr de moi, enfin j'essaie de l'être.

Mes certitudes s'envolent quand l'agent m'informe que j'ai omis de composer mon billet avant de monter dans le train. Deuxième émotion forte du voyage, le contrôleur voit mon désappointement, il me rassure, il ne verbalisera pas cette fois et, à l'aide de sa petite pince, pratique le poinçonnage salvateur. Devinant ma fébrilité adolescente, il me propose de m'accompagner jusqu'à ma place réservée, j'accepte volontiers son aide.

Quand il ouvre énergiquement la porte du compartiment en scandant un « bonjour mesdames et messieurs, billets s'il vous plaît », un doux parfum m'accueille et m'attire à l'intérieur de l'alcôve.

Quatre places sont déjà occupées, la mienne m'attend près de la fenêtre.

Je me débarrasse de mon manteau d'hiver et récupère quelques effets pour agrémenter mon long voyage.

Je me glisse prudemment vers le fond du compartiment en veillant à ne pas buter sur un pied, un cartable, une valise laissée entre les deux banquettes ; ma dernière précaution s'attarde sur une paire de mollets et de pieds fins prolongés par d'élégants escarpins à talons hauts.

Je m'installe enfin sur cette banquette en skaï marron si typique des trains de voyageurs à cette époque ; l'avantage de ma réservation près de la fenêtre tient à la vue sur l'extérieur et à la petite tablette amovible permettant d'y poser un livre, un cahier, une bouteille, agrémentant ainsi mon long voyage : en 1980, rallier Toulouse à Vintimille requiert plus de 10 heures.

Je m'arrêterai à Nice, pour un séjour chez ma grand-mère résidant depuis trois ans à Cros-de-Cagnes, en front de mer.

Le train est reparti de Matabiau et se dirige maintenant vers l'est dans son rythme de croisière ; il desservira les gares de Carcassonne, Narbonne, Montpellier, puis après Marseille, empruntera la très belle voie de côte d'Azur vers Fréjus puis Nice.

Jusqu'à présent occupé à finir mon installation (j'ai dû me relever pour retirer un crayon et un bloc de mon sac), je commence seulement à me détendre dans ce train qui doit me mener, pour mes congés scolaires, à la pointe sud-est de la France.

Je réalise alors que le parfum qui m'accueille lors de mon entrée dans le compartiment est maintenant très présent. Débarrassé de mon petit stress toulousain, je me sens plus disponible pour le voyage, ses voyageurs et mon environnement.

Mon regard se porte naturellement sur la jeune femme assise en face de moi dont je ne connais pour l'instant que les jambes et les escarpins.

Des lunettes de soleil légèrement teintées masquent ses yeux et dissimulent son regard que je tente discrètement de percer, en vain. Elle semble observer le paysage du Lauragais qui défile déjà à vive allure sous nos yeux ; Villefranche de Lauragais, Castelnaudary, bientôt Carcassonne et les paysages arides de la Clape.

Les jambes croisées, elle est immobile, les mains posées sur sa tablette ; un livre retourné masque son titre ; le connaître m'aurait-il renseigné sur cette inconnue qui occupe mon esprit et mon regard depuis le départ ?

Je prends conscience que mes observations intempestives m'envahissent et pourraient sembler inappropriées ; pour me donner une contenance, je feins d'écrire quelques lignes sur mon

bloc-notes ; les mots se suivent sur le papier, sans lien, sans but ; ils trahissent néanmoins mon tourment et ma difficulté à dévier mon regard de la belle voyageuse. Je poursuis mon écriture, de façon désordonnée :

Tailleur élégant, pommettes saillantes, lèvres ourlées, grand front bombé, chignon impeccable et haut, nuque délicate et fine, chemisier blanc nacré, parfum de jasmin, tu m'intrigues, quel âge dois-tu avoir, où vas-tu ? où vis-tu, que lis-tu ? oserais-je te parler ? je me sens si maladroit, désolé pour mon indiscretion...

Pour trouver l'inspiration, je me surprends à porter mes yeux plus fréquemment sur elle, comme le ferait un peintre sur son modèle acceptant la pose. Elle l'a senti, sa tête n'est plus tournée vers la fenêtre mais dans ma direction, je croise son regard sans le voir, je suis troublé, je baisse les yeux et poursuis mon écriture volée dont l'inspiration est décuplée par l'incident.

Quand j'ose relever la tête vers elle, son regard n'a pas bougé, et la jeune femme me gratifie d'un léger sourire dessinant une petite moue sur ses lèvres ; est-ce intentionnel de sa part, incontrôlé, moqueur envers cet adolescent en qui elle aurait déjà tout deviné ?

N'étant pas sûr de ce que je crois voir, je n'ose lui renvoyer son sourire et, intimidé, baisse une nouvelle fois les yeux, comme si j'étais occupé à autre chose : posture idiote du jeune effarouché que je suis, pris par mon propre piège de l'observation, dont je ne possède aucune des armes. Le jeu semble s'être inversé, à son avantage ; pourquoi pensais-je cela ? En quoi suis-je convaincu qu'un jeu s'installe entre nous ? Mes pensées se bousculent dans ma tête, bloquant toute réflexion, inspiration ou même écriture.

Je dois me calmer ; pour éviter de croiser à nouveau son regard, je ferme les yeux un instant pour me donner un peu de répit.

Je m'efforce de maintenir mes yeux fermés et feins une sieste ; le sommeil me surprend.

Quand ma tête bascule sur le côté lors d'un mouvement latéral du train, je me réveille et, en me redressant sur mon siège, découvre la banquette vide en face de moi.

Sur sa tablette, mon modèle a laissé ses lunettes et son livre, comme pour me rassurer ; je suis soulagé à l'idée qu'elle n'a pas quitté le train, ni changé de place, elle reviendra, j'ai hâte.

Le temps passe, elle ne revient pas ; pourquoi suis-je accaparé par cette voyageuse inconnue, pourquoi ne pas réussir à m'occuper comme le font les autres voyageurs dans le compartiment ? Je sors dans le couloir et la découvre, appuyée sur le rebord de la fenêtre qu'elle a ouverte et qui inonde son visage et ses cheveux de l'air occitan.

Se sentant observée, elle penche un instant le visage vers moi, se redresse puis ferme la fenêtre ; saisissant un petit miroir dans son sac, elle vérifie sa coiffure, et en quelques gestes simples et précis, s'offre quelques retouches imperceptibles de maquillage. Alors qu'elle me tourne le dos pour terminer ses soins, je la vois décaler son petit miroir sur le côté.

Son visage sans lunettes m'apparaît alors, ses yeux me prennent par surprise : ils sont immenses, des traits de crayon les prolongent sur le côté.

Son regard semble durer une éternité ; je parviens, grâce au jeu de miroir, à soutenir son initiative et me surprends moi-même d'un tel courage qui frise maintenant l'insolence ; mais pourquoi serais-je le

plus insolent des deux ? n'est-ce pas elle qui me dévisage ainsi ? et est-ce de l'insolence que de s'abandonner à des jeux de regard sans lendemain ?

Elle a fermé son miroir et fait rapidement volte-face. Sans le miroir en trompe l'œil et face à elle, je me sens confus, elle le devine.

Elle s'avance vers moi en me souriant, la tête haute, le regard franc et doux, presque maternel ; son parfum a envahi le couloir. Mon cœur bat fort, elle va l'entendre si elle s'approche encore ; elle s'approche un peu plus, comment est-ce possible, que faire ?

Complètement absorbé par l'instant magique et hypnotisant, je ne réalise pas, qu'appuyé depuis ma sortie contre la porte du compartiment, je lui barre le passage vers sa place qu'elle semble vouloir rejoindre.

Avec tact et délicatesse, et sans détourner son regard, elle me demande d'une voix douce : « Serge, puis-je vous prier de me laisser entrer s'il vous plaît ? ».

Il est des moments où tout s'effondre, où l'on n'est plus le même et où l'on perd le contrôle de ses gestes, de ses paroles, de sa pensée.

Au moment où je m'efface pour la laisser entrer, mon cœur s'emballe, mes oreilles bourdonnent et des bouffées de chaleur m'envahissent ; je me retourne aussitôt vers le couloir pour masquer mon embarras, mon tourment, et probablement l'extrême rougeur de mon visage.

J'ai juste eu le temps d'observer sa démarche légère dans son tailleur beige épousant généreusement ses formes si féminines, mais mon manque de courage aura dévié mon regard vers ce couloir dans lequel je me réfugie pour reprendre mes esprits vagabonds, fougueux et si brouillons.

Comment a-t-elle deviné mon prénom, comme est-ce possible, me connaît-elle, suis-je démasqué ?

Je reste un long moment à me questionner sur l'attitude à adopter avant de retrouver ma place en face de cette belle intrigante qui m'appelle maintenant par mon prénom.

Sans réponse à ces foisonnantes questions, je décide de rejoindre mon poste d'écrivain de circonstance ; au moment où j'ouvre la porte, les battements de mon cœur trahissent l'apparente décontraction que j'essaie d'afficher ; le bruit assourdissant dans mon thorax semble l'émouvoir, elle replie ses jambes pour faciliter mon passage et, du même regard, m'accompagne dans mon installation.

Une fois assis, elle me fait un signe approuvateur en fermant doucement les yeux, comme pour me rassurer ou me remettre en confiance.

Je souris à mon tour, sans savoir pourquoi.

Mon bloc-notes devant moi attend patiemment la suite de mes ébats littéraires. Il sait que je ne pourrai plus écrire maintenant, il me pardonnera.

Le trajet entre Béziers et Montpellier est un cadeau : le train emprunte la voie suspendue entre la mer et l'étang de Thau puis longe l'étang de Vic bordé par cette garrigue de pins, de thyms et de romarins que les genêts égayeront bientôt. Ma compagne de voyage et moi, tournés vers la fenêtre pour ne rater aucun des tableaux offerts, sommes maintenant réunis par la beauté de l'instant ; aucune parole ne s'impose pour sentir la communion qui s'installe sans nous le demander, comme par évidence.

A l'approche de Marseille, mon idylle de voyage range ses affaires, récupère sa valise, puis dispose sa veste délicatement sur son corsage soyeux ; au moment où elle enfle sa manche, elle se penche un instant et me dévoile un décolleté généreux duquel je n'ai pas le temps de dévier le regard ; elle le surprend, et au moment de quitter sa place, me toise affectueusement d'un sourire à la fois décomplexé et complice.

Elle va quitter le train, c'est terminé, je me sens perdu ; quand la rame s'immobilise, depuis le couloir, je la cherche du regard sur le quai, comme pour m'enivrer des derniers instants, des dernières gouttes de parfum ou de sa démarche aérienne ; je la vois enfin, gracieuse, féline, puis elle s'arrête, pose sa valise, et d'un geste simple et machinal, défait son chignon pour libérer ses cheveux qui envahissent le haut de son dos et le dessus de sa tête ; alors, de la même façon qu'elle le fit dans le couloir, elle fait volte-face, et tout en saisissant sa valise au sol, me fixe de ses yeux noirs ; elle reste là un instant, immobile, je n'ai plus peur, mais mon cœur a repris sa course folle.

Au moment où le train repart, elle reste là, figée et me gratifie d'un petit signe de la main, comme le ferait un proche à celui qu'il vient accompagner à la gare et qu'il retrouvera bientôt.

Le compartiment orphelin m'attend. Un homme lit son journal, une dame âgée tricote, elle me sourit affectueusement, mon carnet m'attend ; j'entre et retrouve ma place, sans entrain.

Durant l'heure suivante, les pensées perdues sur le quai de Marseille, je laisse le train bercer mes souvenirs à la fois si frais et si dépassés.

Les émotions m’envahissent, je m’égare ; comment revenir à moi, me reconnecter à la réalité de ce voyage chez ma grand-mère ?

Le besoin d’écrire me prend, comme pour immortaliser ce que je viens de vivre, pour honorer un instant fugace de bonheur, d’illusion, pour ne rien perdre, garder ce parfum en moi, la décrire une dernière fois ?

Quand je saisis mon bloc-notes, je ne me doute pas de la surprise qui m’attend.

En tournant la page sur laquelle j’avais couché mes derniers mots, je découvre une page noircie d’une belle écriture ; elle est distinguée, posée, appliquée, féminine, et si fidèle à ma belle inconnue.

Mon cœur tambourine déjà et m’empêche presque de lire sereinement ces quelques lignes ; gourmand de cette surprise, je dévore les mots à toute allure en trébuchant, puis reprends plus lentement, maintes fois. J’interromps ma lecture et fixe la banquette occupée tout à l’heure par Marie, comme pour orner ses propos par son image et son parfum encore si présents.

Voici son cadeau :

Cher Serge,

Mille excuses pour mon intrusion dans ton petit carnet, mais notre petite aventure ne pouvait se terminer sans une réponse à tes écrits volés.

Je suis si touchée par le portrait que tu dresses de moi, et aussi un peu gênée, je n’ai pas l’habitude de poser ainsi pour un artiste, et tu es si jeune...

Pour répondre à une de tes questions, j’ai 28 ans et je me rends chez mes parents près de Marseille.

Sache que j’ai adoré notre complicité sans mots : nos regards, nos silences, les sourires retenus puis autorisés quand nous longions les étangs...

Alors Serge, merci pour tout cela ; ce fut, grâce à ton tact et ton élégance de jeune homme, un voyage délicieux et qui m'intrigua autant que tu fus intrigué par ma personne comme tu l'écris si bien.

Je te souhaite un bon voyage et un bon séjour dont j'ignore tout : tu vois, tu en sais plus sur moi, je connais juste ton prénom que je garderai secrètement en moi comme souvenir de voyage.

Bien à toi, Marie

Le train entre en gare de Nice, mon voyage s'achève. Je me lève pour ranger mes affaires et me préparer à descendre. Au moment de récupérer ma valise dans le porte-bagage au-dessus des banquettes, je découvre naïvement que l'étiquette de ma valise pend sur le côté et affiche de façon très lisible mon prénom inscrit en lettres capitales. Je reste immobile à fixer ce bout de papier indiscret, en imaginant Marie écrire cela sur mon carnet, et je souris en moi-même.

A la fois amusé et troublé par cette découverte, je me dirige vers le couloir pour surveiller le quai où m'attendra ma grand-mère comme à son habitude.

Sa douce compagnie durant mon séjour m'offrira le réconfort dissipant mon aventure sans lendemain.

Serge Ouhayoun

Là-haut, tout là-bas

La voilà, ma Lola, ma Liolita.

Bien que petite, je la remarque tout de suite parmi la foule. On dit d'elle qu'elle est solaire et c'est bien vrai.

Je la vois qui sourit aux gens qu'elle croise, les salue tout en s'avançant vers moi d'une démarche assurée.

Si je la surnomme ma Liolita, c'est qu'elle me fait penser à cette chanteuse des années 80 : brune aux yeux noisette, affirmée dans ses positions, aimant danser, chanter, elle ne passe pas inaperçue même si elle s'habille simplement. Chemise en jeans entrouverte, pantalon, short ou jupe de la même matière et seules petites coquetteries : des chaussures à petits talons pour rattraper quelques centimètres et de simples bracelets en fils colorés tressés, qui lui ont sans doute été offerts... Peut-être cherche-t-elle simplement à se fondre dans la grisaille parisienne.

Il faut dire qu'elle n'a pas besoin de toutes ces fanfreluches pour faire son effet : quoiqu'il en arrive, elle semble toujours de bonne humeur ; Elle rit aux éclats sans tenir compte de ce qui l'entoure et quand elle sourit, ses fossettes laissent imaginer la petite fille mutine qu'elle devait être.

Nous deux, on s'est connues à l'Université Paris Cité où nous étions étudiantes. Je l'ai de suite remarquée dans l'amphithéâtre, elle qui osait poser des questions parfois déconcertantes avec son accent

chantant du Midi. Quand nous nous sommes installées ce jour-là à la même table du restaurant universitaire, ce fut un vrai coup de foudre amical. Je suis tombée en amour de cette femme quasi trentenaire qui se lançait dans des études après avoir suivi un trajet tout tracé au sein de sa famille circassienne.

Ce coup de foudre amical a perduré et je devins peu à peu la confidente de Lolita car derrière son sourire permanent, ses éclats de rire tonitruants, elle traversait souvent des moments mélancoliques. Renoncer à son métier de voltigeuse avait provoqué un tsunami dans la grande famille du cirque. Mais elle assumait ce choix qui l'avait douloureusement éloignée de ses proches.

Ces derniers temps, Lola se montrait lointaine, ailleurs. Elle semblait ne pas vouloir se confier, ce que je respectais. Elle me parla un soir alors que nous étions allées manger au restaurant pour fêter ses trente-six ans.

Je parlais avec entrain de ma journée dans le nouveau poste que j'occupais depuis peu, comme si je voulais combler le silence qui s'était invité entre nous. Lolita, songeuse, tenait son verre de vin, le regard perdu, comme happé par la couleur du breuvage. Je finis par me taire, osant ainsi exprimer mon inquiétude. Le silence s'installa et je l'observais sans mot dire, interrogative.

Elle finit par relever la tête, me fixant de son regard si profond. Elle paraissait perdue. Elle ouvrit la bouche mais les mots semblaient ne pas vouloir sortir. Je perçus sa souffrance. Cherchant péniblement chaque mot, elle me parla pour la première fois de ce père inconnu

qui hantait de plus en plus ses rêves, depuis qu'elle songeait à devenir mère.

Toute son enfance, elle s'était heurtée à un mur de silence dans son milieu familial. Elle avait fini par ne plus questionner car elle sentait que ses interrogations mettaient à mal sa mère au sein de la communauté. Ce tabou, dans cette grande famille de la piste, pesait de plus en plus lourd sur ses épaules.

A l'approche de son anniversaire, elle s'était décidée à envoyer une longue lettre à sa mère, comme un cri du cœur. Elle y parlait de cette souffrance qui la laminait depuis qu'elle était née, dans cette famille où l'arbre généalogique était évoqué à l'occasion des grandes fêtes. Et de la difficulté d'être née de père inconnu dans une tribu élargie où on refusait de lui révéler une partie de ses origines...

Hier, comme un cadeau d'anniversaire inespéré, elle avait trouvé dans son courrier une enveloppe sur laquelle elle avait reconnu l'écriture malhabile de sa mère. Lolita cessa alors de me parler et attrapa son sac à main d'où elle sortit une enveloppe.

Elle me dit : « J'ai peur d'être déçue, une fois de plus... Je ne suis pas arrivée à l'ouvrir seule... J'attendais ce moment pour l'ouvrir... Cela me rassure de t'avoir à mes côtés. » Touchée par ces mots, je lui répondis en lui lançant un clin d'œil complice : « Je suis là. »

Lolita me regarda longuement, le regard anxieux. Je ne l'avais jamais vue dans cet état, entre espoir et désespoir. Je lui souris tendrement pour l'encourager. Elle ouvrit méticuleusement l'enveloppe comme

s'il s'agissait de déminer un terrain sous haute protection. Elle en sortit un fragile feuillet. Quelques phrases écrites. Une photo.

Liolita se mit à lire la lettre et des larmes coulèrent sur ses joues. Je m'étais rapprochée d'elle et l'enveloppai de mes bras. Lola finit par me montrer une photo jaunie par le temps. Cinq hommes prenaient la pose autour de deux voitures, datant visiblement des années soixante. En bas du feuillet, elle me désigna un mot : le nom d'un village, Wengelsbach... Nous nous regardâmes, avec probablement la même pensée. Son père était-il l'un des jeunes hommes sur la photo ?

Cette lettre allait décider de la destination de nos prochaines vacances. Nous les passerions dans le département du Bas-Rhin où se situait ce village, ou plutôt ce hameau, car d'après les quelques informations que nous avons glanées, seuls huit habitants y vivaient à l'année. Nous eûmes un mois pour préparer ce voyage dans ce coin de France près de la frontière allemande, et surtout bien éloigné du lieu de naissance de Lolita : Marseille.

C'est ainsi que nous nous retrouvâmes début juillet devant la gare de l'Est. Comme nous allions dans le massif de Vosgovie, nous avons opté pour un sac de randonnée en guise de bagage avec tenues et chaussure adaptées à la montagne. J'étais tout excitée à l'idée de ce voyage que je vivais comme une aventure extraordinaire là où Lolita était toute en retenue. Comme si nous avions, le temps de ce voyage échangé notre nature profonde.

Je comprenais le stress de Lolita. Allait-elle pouvoir enfin découvrir qui était son père ? Si oui, comment allait-il l'accueillir ? Était-il

seulement au courant de son existence ? Une fois montées dans le train, je laissais Lolita à son besoin de repli, me lançant dans la lecture des guides de randonnées que je m'étais procurés.

Le trajet en train dura environ quatre heures en comptant l'attente pour le changement en gare de Strasbourg. Durant tout ce temps, Lolita resta silencieuse, regardant défilier par la fenêtre du train les paysages ou s'attardant sur la photographie et la lettre envoyées par sa mère. Moi, je révisais mon allemand sur une application car bien qu'étant un village français, on y parlait allemand ainsi que divers dialectes bavarois ou allemand autrichien.

Nous savions qu'arrivées en gare de Niederbronn-les-Bains, il nous restait dix kilomètres à faire à pied. Nous nous posâmes un instant pour manger les sandwiches que nous avions préparés la veille.

Ici, l'air était frais, vivifiant, pur. Tout était calme. Le chant des oiseaux et le cri des enfants de randonneurs nous tenaient compagnie. Nous étions bien loin du rythme parisien harassant.

Commença alors notre ascension vers le hameau de Wengelsbach. Je n'étais pas aussi sportive que mon amie et ce fut pour moi un vrai défi. Lolita, avec patience, m'attendit, m'encouragea. Je devais lui sembler un vrai boulet, elle qui fut voltigeuse aérienne. Mais je savais au fond de moi que Lolita n'était pas du genre à juger.

Nous avons réservé une chambre dans le seul hôtel-restaurant du village qui était ouvert pour les nombreux randonneurs venant découvrir la Vosgovie, cette région historique à cheval sur la frontière franco-allemande.

Ce massif forestier montagneux offrait un paysage magnifique dont je n'arrivais pas à profiter pleinement, toute à mon effort.

Soudain, je vis au loin quelques habitations, serrées les unes contre les autres. Poussée par cette vision, promesse d'une douche délassante, d'un bon repas et d'un repos bien mérité, je me mis à accélérer, comme si j'avais vu le Saint Graal, ce qui entraîna une cascade de rire chez Lolita. Il me sembla à cet instant retrouver ma Liolita.

Le lendemain matin, comme prévu, nous partîmes à la recherche du père de Lola munies de nos minces indices. Nous découvrîmes avec joie que le propriétaire du restaurant qui n'était pas natif du village parlait français et n'était autre que le maire du village. Il semblait qu'une bonne étoile nous avait suivie...

Lola lui expliqua sa démarche en lui montrant la photographie jaunie que sa mère lui avait confiée. Notre hôte fut touchée par la requête de cette femme si lumineuse. Il proposa de nous accompagner à la rencontre des quelques anciens du village, laissant à sa femme et à son employé le soin de gérer les arrivées et départs des touristes.

Alors que nous sortions tous les trois de l'hôtel, nous remarquâmes un panneau avec une vieille photographie installée sur le mur de l'édifice. Jacques, car tel était le prénom de notre guide improvisé, nous expliqua qu'il avait créé et installé une exposition dans le village avec des tableaux-photos grâce aux clichés anciens confiés par diverses familles originaires du lieu. C'est pourquoi l'arrivée de Lola munie de sa photographie l'avait ému.

Nous allâmes sur la petite place du village où quelques anciens étaient installés sous un conifère altier qui semblait dominer tout le hameau. Nous nous approchâmes du petit groupe, les saluâmes. Ils nous dévisagèrent, méfiants.

Jacques se mit à parler avec eux, mais malgré mes révisions, je ne perçus que quelques mots pouvant s'apparenter à de l'allemand. La photographie circula. Chacun la scruta attentivement et fit son commentaire. Tous semblaient pointer le même jeune homme, celui qui portait des lunettes de soleil. Celui-ci, manches retroussées, souriait à pleines dents à la personne hors champs qui le photographiait.

Le visage de Lolita s'illumina. Serait-ce possible que ce jeune homme si fringant et souriant soit son père ? Je lui pris la main et la serrai tendrement. Alors, les petits vieux se levèrent, pour certains péniblement, et nous entourèrent, s'adressant à Lolita avec entrain et curiosité.

Surprise par cet élan de fraternité dont elle ne comprenait rien, elle prit la main de chacun et les remercia chaleureusement. Une fois que ces effusions se calmèrent, Jacques nous entraîna dans une ruelle et nous désigna un panneau avec une photographie sur laquelle une famille posait devant la maison qui nous faisait face.

Nous nous avançâmes pour lire : « Famille *Meyer* – Propriétaire de la carrière – Tailleurs de pierre » Au-dessus de ce texte, posant sur les marches de l'escalier, se trouvaient deux couples debout dont une femme visiblement marquée par la vie qui tenait contre son jupon un petit garçon souriant. En bas de l'escalier, assis chacun dans une

chaise, un couple de personnes âgées semblait trôner fièrement devant leur tribu.

Jacques nous répéta ce que les anciens lui avaient confiés : ils pensaient reconnaître, parmi les cinq jeunes hommes, Heinrich, le petit garçon caché dans les jupons de sa mère sur la photo qu'elle venait de voir.

Cet enfant, né sur le tard, aurait pu s'appeler *Inespéré*. Sa mère avait beaucoup d'ambitions pour lui. Elle l'avait envoyé étudier au collège et au lycée de Niedersteinbach, et ce malgré un veuvage précoce la mettant en difficulté. Heinrich revenait au village pendant les vacances scolaires. Ensuite, il partit étudier à l'université de Strasbourg. On ne le revit quasiment plus au village pendant des années. Puis, au bout d'une vingtaine d'années, il refit son apparition pour s'occuper de sa mère très âgée. Depuis la mort de sa mère, il vivait dans ce qu'on appelait ici les « hautes chaumes », au milieu de son troupeau de vaches, sur des terres héritées de ses ancêtres.

Lolita me regarda, tout excitée, par ces informations. Elle me confia plus tard qu'elle n'osait se réjouir, cet homme lui semblant si éloigné de ses racines à elle.

Jacques nous amena à la mairie et nous prêta une carte IGN où il traça l'itinéraire pour se rendre sur la propriété de Heinrich Meyer. Il nous conseilla de partir tôt le lendemain pour avoir le temps de rentrer ... au cas où.

La nuit ne fut guère réparatrice, chacune hantée par nos angoisses : de mon côté, j'appréhendais cette randonnée, ainsi que la détresse

de Lola si ses espoirs étaient déçus. Quant à Lolita, elle avait peur de ne pas trouver de réponses aux questions qui la hantaient depuis son enfance.

Le lendemain matin, chargées de nos sacs de randonnée, remplis sous les conseils de notre ami Jacques, nous partîmes sur les sentiers forestiers munies de notre carte. Le réseau ne passait pas là où nous allions. D'après nos calculs, nous devons arriver en fin de matinée...

Durant les deux tiers de la randonnée, j'appréciais la fraîcheur prodiguée par les chênes et les hêtres qui nous servaient de parasols. Je me sentais si petite à l'ombre de ces géants. Mais les derniers kilomètres furent plus compliqués. Non seulement car j'étais épuisée mais aussi parce que le paysage avait changé. Nous parcourions maintenant un vaste plateau de landes et de vastes tourbières. Des blocs de grès parsemaient notre chemin. Assoiffée, chaque pas était un supplice et je me serai bien délestée de ce sac à dos volumineux. Le sac à main me convenait bien mieux à la citadine que j'étais.

Lolita marchait devant moi, m'encourageant ou attirant mon attention sur tel détail du paysage pour me distraire de mes courbatures. Mes pas s'enchaînaient mécaniquement. Cette randonnée me paraissait interminable mais je n'avais même plus assez de souffle pour râler. Jusqu'à ce que Lolita s'arrête si brusquement que je faillis lui rentrer dedans. Elle pointa du doigt une maisonnette en pierres entourée d'arbres qui m'apparût comme une oasis. Cette vision correspondait bien à la description qui nous avait été brossée au village.

Les derniers pas ne me coûtèrent pas. J'avais l'impression de voler au-dessus du sol alors que Lola, ma Liolita, semblait soulever de la fonte à chaque pas. La peur la plombait alors que nous étions si proches du but. Arrivées devant une maison solidement bâtie avec le grès qui nous entourait, nous trouvâmes la seule porte de cette bâtisse grande ouverte.

Lola lança un timide « Bonjour... Y a quelqu'un ? ». Mais aucune réponse ne nous parvint. Un silence assourdissant pour Lola qui resta figée. Interdite sur le pas de la porte. Je lui proposai de nous installer autour de la table rustique posée à l'ombre d'un magnifique chêne devant la maisonnette.

Lola se posa sur un banc branlant. Elle semblait statufiée. Devant nous s'étendaient les landes et j'entendais le bruit de cloches. La faim me taraudait mais je n'osais ni parler, ni bouger. Touchée par la vision de ma Lolita rongée par ses peurs.

Je ne sais combien de temps nous restâmes ainsi. A respirer un air si pur qu'il semblait nous nettoyer de l'intérieur. A observer et écouter la nature environnante. Et puis... Imperceptiblement, Lolita bougea son corps si gracile. Ses yeux se mirent à ciller tels deux papillons pour finalement fixer un point au lointain. Détournant mon regard, je la vis moi aussi, cette silhouette élancée, marchant lentement, la main droite posée sur un bâton. L'écho d'aboiements nous parvinrent et deux chiens, de vrais molosses, se mirent à courir vers nous. Impressionnée par leur rapidité et leur fougue, je me tenais prête à sauter sur la table et à monter à l'arbre qui nous surplombait

Mais, Lolita, elle, ne bronchait pas. Je vis alors un sourire poindre sur son beau visage hâlé. Elle tendit ses mains vers les chiens qui les léchèrent après les avoir senties longuement. Elle semblait dans un autre monde, dans une bulle translucide où je l'apercevais sans pouvoir l'approcher.

On voyait maintenant les traits du visage d'un homme. Il souriait et... je reconnus sans hésiter ce sourire radieux. C'était celui de Lola. Si intense, si chaleureux.

Lola se leva. Elle tenait la lettre de sa mère d'une main et la photographie de l'autre. Elle s'avança vers cet homme et quand elle fut tout près, lui tendit la lettre et la photographie. Lui observait Lola, intrigué mais détendu. Il la dévisagea longuement puis se mit à lire les quelques phrases écrites par la mère de Lola. Il ne prit même pas le temps de regarder la photographie et enserra Lolita tout contre lui. J'apercevais des larmes, discrètes, à son image, sur ses joues.

Et m'apparut alors la mère de Lolita, la photographe hors champ, en train de photographier une fois de plus ce moment précieux et hors du temps.

Cécile R.

Table

L'ACCROCHAGE	7
LE HETRE	11
PUCERON	15
DESTINATION SEVILLA.....	19
DIX ANS APRES	25
QUELQU'UN DE SENTIMENTAL.....	39
AU PAYS DES BOUCLES D'OREILLES.....	45
ONCLE GALLIEN ET TANTE VIOLETTE	55
LA FIN DES OGRES	61
QUAND JOSEPHINE RENCONTRA SAM	73
UN TRAIN, UN JOUR.....	79
LA-HAUT, TOUT LA-BAS.....	91

